



**BIBLIOTECA  
CENTRALA A  
UNIVERSITAȚII  
DIN  
BUCUREȘTI**

Nº Curent 119      Format .....

Nº Inventar 2312      Anul .....

Sectia .....      Raftul .....

**CE QU'ON NE SAIT PAS**

**UNE LOGE A CAMILLE**

CE BU'ON NE SAIT PAS

L'NE LOGE A CATHOLIE

~~no. 119.~~

ALEXANDRE DUMAS FILS.

~~no. 2312~~

2380R

# CE QU'ON NE SAIT PAS

## UNE LOGE A CAMILLE

Donatiunea

J. AI. SAMBUCAS

661



PARIS, 1855.

LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.

2  
0/9/53

1961

L  
Biblioteca Centrală Universitară  
BUCUREȘTI  
Cota ..... 119  
Inventar ..... C199

RC 241 / 01

B.C.U. Bucuresti  
  
C199

**CE QU'ON NE SAIT PAS**

# CE QU'ON NE SAIT PAS.

A. M. CHARLES B\*\*\*

Tu te rappelles bien Maurice, notre camarade de collège, qui était toujours le premier en mathématiques : il vient de faire un fort beau mariage, et je crois que c'est l'occasion de te raconter une histoire dont il est presque le héros.

Un matin, il y a un an de cela, Maurice entra chez moi. Il ôta son chapeau après m'avoir silencieusement tendu la main, s'assit près du feu, et croisant les bras, il se mit à songer en regardant les cendres. Ces sortes de visites étaient peu dans les façons de mon ami, et je compris que quelque événement grave avait dû surgir dans sa vie peu accidentée et presque routinière. J'essayai de prendre la chose gaiement, afin de le détourner de ses tristes réflexions, si cela était possible, et je lui dis en riant :

— Que diable as-tu donc ce matin ? je ne t'ai jamais vu ainsi.

— C'est qu'il m'arrive une chose bien extraordinaire et bien triste en même temps, me dit-il.

— Conte-moi cela, m'écriai-je en me rapprochant avec intérêt de mon ami, et si je puis t'être bon à quelque chose...

— Merci, mais la chose est irréparable.

— Enfin, qu'est-ce que c'est ?

— Oh ! mon Dieu, je vais te conter l'histoire...

Je ne suis venu que pour cela, du reste ; car j'ai besoin que quelqu'un me dise que je ne suis pas la cause de ce malheur.

— Je t'écoute.

— Voici le fait...

Il y a huit ou dix mois, le père de notre ami Antonin fit une mauvaise spéculation et perdit toute sa fortune... Il réunit alors ses dernières ressources, et partit pour aller vivre en province avec sa femme et sa fille. Il laissa son fils à Paris, lui donna deux billets de mille francs, et lui dit :

„C'est toute ta fortune, tu n'as plus rien à espérer que de toi-même. Autrefois nous avions des amis, qui peuvent devenir des protecteurs. Va les trouver. Tu as une bonne éducation : ils te feront peut-être obtenir un emploi honorable, qui te mettra à l'abri du besoin. Moi je vais m'ensevelir dans le fond d'une campagne avec ta mère et ta sœur.“

Antonin avait des habitudes d'oisiveté et



même de luxe. Le travail lui était peu familier. Il ne se rendit pas un compte bien exact de sa position. Habitué à ne manquer de rien et à voir chaque jour satisfaire à toutes les nécessités de sa vie, il ne comprit pas que cela pût changer; et ne se souvenant que d'une chose, qu'il avait deux mille francs dans sa poche, il ne songea pas à faire les démarches que lui avait conseillées son père, et il entama assez facilement son mince patrimoine. Cependant il eût pu vivre ainsi quatre ou cinq mois, et, pendant ce temps, peut-être la Providence fût-elle venue à son secours; mais bientôt, au lieu de n'avoir à s'occuper que de lui, il partagea ses ressources avec quelqu'un.

Voici comment :

Un soir, en rentrant chez lui, comme il passait dans une rue déserte, il vit une jeune fille qui pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans, et qui marchait comme marche une femme qui ne sait même pas ce qu'elle fait, sans que cependant cette allure eût rien de provoquant. Cette jeune fille était vêtue plus que simplement. Elle portait une robe d'indiennes à raies, un châle à petites palmes, et pour toute coiffure un bonnet blanc. Elle tenait un petit paquet d'une main, et de l'autre elle essuyait ses yeux, car elle pleurait. C'est ce que vit Antonin en passant devant elle et en se retournant par curiosité d'abord, puis par intérêt.

La douleur de cette fille paraissait si réelle, que le premier mouvement d'Antonin fut de lui demander ce qu'elle avait; puis il hésita et continua son chemin; puis il s'arrêta de nouveau, et la regarda encore... Et enfin, comme la rue était solitaire, et que nul ne pouvait le voir, il revint sur ses pas, et, considérant cette enfant qui, à la lueur du réverbère, lui parut jolie, d'une voix douce, et avec l'accent de la sympathie éveillée, il lui dit:

— Mademoiselle, vous pleurez?... Je serais heureux de pouvoir vous être utile. Qu'avez-vous?

En disant ce que je viens de te rapporter, Antonin avait ôté son chapeau. Il était évident qu'il obéissait à un élan de son cœur.

La jeune fille leva les yeux sur lui.

— En effet, Monsieur, je suis bien malheureuse, lui dit-elle.

Et, s'adossant au mur, elle cacha son visage dans ses mains, et ses larmes redoublèrent.

— Que vous arrive-t-il donc?

— Je suis sans asile.

— Comment cela se fait-il? Vous n'avez donc pas de parents?

— Si, Monsieur; un oncle et une tante.

— Pourquoi n'allez-vous pas chez eux?

— J'en viens.

— Et ils vous ont renvoyée?

— Oui. Ils sont pauvres, ils ne pouvaient

me prendre à leur charge. D'ailleurs je me suis mal conduite.

Ce ton de franchise plut à Antonin, et, se sentant tout-à-coup plein d'indulgence pour cette pauvre créature, il reprit :

— Vous vous êtes mal conduite? Qu'avez-vous donc fait?

— Je me suis fait mettre à la porte par Madame.

— Qui est-ce, Madame?

— C'est Madame Durand, une blanchisseuse chez laquelle j'étais en apprentissage.

— Et pourquoi vous a-t-elle mise à la porte, comme vous dites?

L'ouvrière hésita.

— Parce que j'avais un amant.

— Ah! vous aviez un amant? Eh bien, cet amant, pourquoi ne l'allez-vous pas voir?

— Il me l'a défendu.

— Il ne vous aime donc pas?

— Je le crois maintenant... car enfin, puisque je ne sais où aller à cause de lui, il devrait s'occuper de moi, n'est-ce pas?

— L'avez-vous vu depuis que vous êtes sortie de chez Madame Durand?

— Non, Monsieur.

Alors il ne sait pas votre position?

— Cela ne fait rien : il m'a dit qu'il ne pourrait jamais me recevoir chez lui. Et maintenant, j'en suis peut-être bien aise.

Après un silence :

— Comment vous appelle-t-on ? reprit Antonin.

— Hermine, Monsieur.

— C'est un charmant nom.

— C'est parce que, quand j'étais petite, j'étais toute blanche. Alors on m'a nommée Hermine, répondit la jeune fille en souriant.

— Eh bien ! Mademoiselle Hermine, il faut aller dans un hôtel.

— Mais je n'ai pas d'argent pour le payer.

— Je vous en prêterai.

— Je ne pourrai pas vous le rendre.

— Eh bien ! vous me le devrez.

Hermine ne répondit rien... elle se contenta de regarder Antonin ; mais ce regard avait une touchante expression de reconnaissance et de remerciement.

— Quel quartier préférez-vous ?

— Cela m'est égal, Monsieur.

— Près de chez moi... il y a une maison où je crois que vous serez très bien.

— Est-ce loin ?

— Non. Pourquoi.

— Parce que cela vous contrarierait peut-être qu'on vous vit avec moi... Je suis si mal mise !

— Je suis au-dessus de ces choses-là, mon enfant... Et, d'ailleurs, je vous trouve charmante comme vous êtes.

Antonin reprit sa route, Hermine marchant à côté de lui.

Antonin ne disait plus rien : il n'avait plus rien à lui dire ; il examinait à la dérobée sa jeune compagne, et, à chaque inspection, il découvrait en elle un détail charmant. Elle laissait voir combien elle était contente que quelqu'un eût pris pitié d'elle, et de temps en temps elle souriait.

Antonin réfléchit que peut-être elle n'avait pas diné, et en passant devant un restaurant, il lui dit :

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Merci, Monsieur, j'ai dîné. Je n'ai été renvoyée qu'à sept heures.

— Comment cela s'est-il fait ?

— Madame m'a vue causer dans la rue avec Auguste... Tous les soirs, il passait devant la boutique et me faisait un signe, et dès que je le pouvais, j'allais le rejoindre. Madame avait des soupçons. Ce soir, elle m'a surveillée, quand je suis rentrée, elle m'a demandé avec colère d'où je revenais. Je le lui ai dit, moi.

— Alors, elle s'est écriée : Faites votre paquet tout de suite, et allez-vous-en. J'ai d'abord songé à aller chez Auguste, je vous l'avoue ; et puis, je n'ai plus voulu, ni pour lui, ni pour moi.

— Vous ne l'aimiez donc pas ?

— Je ne l'ai plus aimé quand je l'ai mieux connu. Il était injuste, égoïste, brutal même.

C'est qu'il ne s'est pas présenté ainsi d'abord... au contraire... Mon oncle et ma tante me maltraitaient... Madame Durand me rudoyait toujours ; lui seul semblait bon pour moi...

— Quel état faisait-il ?

— Il était commis, et il demeurait chez son patron. Il avait raison de me défendre d'aller chez lui : si son patron l'avait appris, on l'aurait chassé.

Antonin, après quelques pas, dit en étudiant l'effet que sa phrase allait produire :

— Demain, vous pourrez faire dire à M. Auguste où vous êtes, afin qu'il puisse venir vous voir.

— Non, Monsieur, répondit Hermine ; je ferai tout ce que je pourrai, au contraire, pour qu'il ne me retrouve jamais.

Antonin ne put retenir un mouvement de joie, et il ajouta aussitôt :

— Savez-vous ce que nous ferons ? Comme vous ne pouvez toujours rester à l'hôtel, demain je vous chercherai une petite chambre que je vous meublerai bien modestement, car malheureusement je ne suis pas riche... vous travaillerez, et vous n'aurez besoin de personne... Cela vous convient-il ?

— Vous le demandez, Monsieur !... Qu'ai-je donc fait pour que vous vous intéressiez ainsi à moi ?

— Rien... mais vous êtes si jolie !

— Ah! c'est juste, répondit tristement Hermine.

Ce qui signifiait :

— J'avais oublié que j'avais assez de beauté pour payer cet intérêt.

Antonin sentit l'interprétation qu'elle avait donnée à sa phrase, et il en fut honteux; car, dans le fond de sa pensée, il n'avait pas voulu dire ce qu'elle avait compris.

— Je suis un sot et un maladroit, pensa-t-il.

Et il sut gré à Hermine de la délicate finesse de sa réponse.

Tous deux arrivèrent à l'hôtel où Antonin comptait installer la jeune fille pour quelques jours. Il voulut lui prouver qu'il n'avait aucune intention de lui faire payer ce qu'il faisait pour elle, et après lui avoir fait donner une chambre, s'être assuré qu'elle n'avait besoin de rien, et avoir payé à la maîtresse de l'hôtel les premières dépenses qu'Hermine allait faire, il la quitta en lui promettant de venir la voir le lendemain.

Elle le remercia de nouveau.

Le lendemain il vint me voir dès le matin, et me raconta sa rencontre de la veille à peu près dans les termes où je viens de te la conter. Puis il ajouta :

— Elle ne me coûtera pas grand'chose. Elle est charmante... Si elle voulait m'aimer! Ce serait presque une bonne action que j'aurais faite,

car qui sait ce qu'elle serait devenue si elle ne m'avait pas rencontré hier?... Je vais m'occuper de me trouver une place... Je gagnerai bien deux cents francs par mois : je les partagerai avec elle ; nous serons heureux... Qu'en penses-tu ? Je l'aime vraiment, cette pauvre petite. Quand elle aura un chapeau de paille, une jolie robe, un mantelet, des bottines de soie, elle sera jolie comme un ange... Je suis bien content de la connaître : cela me forcera à travailler, ce que je n'eusse peut-être pas fait sans elle... Allons, viens avec moi chercher une chambre et acheter des meubles.

Je m'habillai et j'accompagnai Antonin. J'avais bien songé à lui faire quelques observations au sujet de cette jeune fille, pour laquelle il allait évidemment se gêner, mais elles eussent été perdues, et je m'abstins.

Il loua pour cent cinquante francs par an une chambre et un cabinet au sixième étage d'une maison de la rue Pigale. Les fenêtres de cette chambre, qui était au midi, donnaient sur les jardins. Un grand rayon de soleil y riait de neuf heures à midi.

— Elle ne sera pas trop mal ici ? me dit Antonin en me questionnant du regard.

— Elle n'aura jamais été si bien, me hâtai-je de lui répondre... Songe donc qu'hier elle ne savait où coucher.

J'avais besoin de dire tout cela à Antonin,



qui paraissait humilié du peu qu'il allait offrir à Hermine...

— Ici, me dit-il en me montrant l'alcôve, elle mettra son lit... là, en face de la cheminée, une commode, une table devant la fenêtre.

Quatre chaises, des rideaux blancs, deux petits dessins que j'ai chez moi sur la muraille, une glace, deux chandeliers, une pendule et des fleurs, voilà pour la chambre à coucher; une toilette pour son cabinet. Allons chercher tout cela.

Antonin paya trois mois d'avance, et nous partîmes pour le faubourg Saint-Antoine.

Nous entrâmes chez un marchand de meubles. Pour deux cent soixante francs, Antonin eut de quoi meubler la chambre et le cabinet d'Hermine. Le lit, avec ses deux matelas et la couverture, lui coûta cent francs, la commode, trente; les quatre chaises, vingt; la glace, dix-huit; les deux chandeliers, six; la toilette, vingt-cinq; les deux paires de petits rideaux, douze; les grands rideaux de calicot bleu, treize; la pendule, trente-trois, et la table huit. On chargea tout cela sur une charrette pour le porter rue Pigale. Nous prîmes chez un marchand de faïence six assiettes creuses, douze assiettes plates, une soupière, deux plats, un saladier, deux salières et un huilier, pour la somme de trente et un francs cinquante centimes; chez un orfèvre, trois couverts en plaqué, pour dix-huit francs, chez un ferblantier, deux casseroles, une marmite et un

petit attirail de cuisine, le tout pour vingt-cinq francs; deux douzaines de serviettes et quatre paires de draps, qui revinrent ensemble à cent trente francs. Cela joint à la première dépense forma un total de quatre cent soixante-neuf francs cinquante centimes.

Le détail de ces achats nous amusait; de là le souvenir exact que j'en ai gardé: mais à chaque instant, nous nous apercevions que nous avions oublié quelque chose: une fontaine, un soufflet, des pincettes, des couteaux, des verres, des carafes. Bref, tout compte fait, et malgré la plus grande économie, Antonin dépensa six cents francs. Ce n'était pas grand'chose, et cependant cela faisait une fameuse brèche dans les deux mille francs, lesquels n'étaient déjà plus intacts à cette époque.

— Avec mille francs, me dit-il, nous pouvons vivre cinq mois, Hermine et moi, en admettant que d'ici à cinq mois elle ne trouve pas d'ouvrage, et moi pas de place. Mais en cinq mois on fait bien des choses.

Nous nous rendîmes rue Pigale, et nous mîmes tout en ordre, depuis les chenets jusqu'aux casseroles... Tu ne saurais croire combien, toute simple qu'elle était, la future chambre d'Hermine était douce, fraîche, virginale, avec ses fleurs et ses rideaux blancs. Quand le logement fut prêt à recevoir sa locataire, Antonin courut à l'hôtel où il avait laissé l'ouvrière... J'étais curieux de

connaître la belle enfant; arrivé à la porte, il me quitta après m'avoir remercié de l'avoir accompagné, mais sans m'offrir de monter avec lui. Il se réservait seul d'annoncer à la jeune fille la nouvelle qu'il lui apportait. C'était bien naturel.

A quelques jours de là, Antonin revint me voir. Il rayonnait et tenait un paquet mince et long sous son bras.

— Eh bien! lui dis-je en le voyant, tu parais bien content?

Je le suis en effet.

— Hermine?

— Est une adorable fille.

— Et tu l'aimes?

— J'en suis fou.

— Que tiens-tu sous ton bras?

— C'est une petite robe de soie que je viens de lui acheter.

— Prends garde, mille francs, cela ne dure pas toujours.

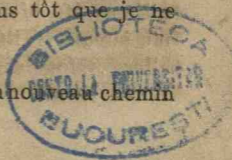
— J'ai encore sept cents francs.

— Trois cents francs dépensés en huit jours! tu vas vite.

— C'est qu'elle avait besoin d'une foule de choses auxquelles nous n'avions pas pensé. Mais c'est acheté maintenant... D'ailleurs, je vais avoir une place plus belle et plus tôt que je ne l'espérais.

— Où?

— Dans l'administration d'un nouveau chemin



de fer qui va s'ouvrir avant un mois. J'aurai quatre mille francs par an. C'est plus qu'il ne nous faut.

— C'est égal; ne te fie pas à cela avant de l'avoir... On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Sois tranquille.

— Et Hermine, travaille-t-elle?

— Pas encore. Elle a bien le temps!... D'ailleurs, elle gagnerait si peu de chose que cela ne vaut pas la peine que je lui laisse abîmer ses petites mains... Puis, si j'ai ma place, je préfère qu'elle ne travaille pas. C'est toujours triste de voir travailler la femme qu'on aime.

— A la bonne heure.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir?

— Je dîne en ville.

— Tant pis!

— Pourquoi tant pis?

— Parce que tu serais venu avec nous.

— Où allez-vous donc?

— Nous allons au spectacle.

— A quel spectacle?

— A l'Opéra.

— Voilà de l'argent bien employé!

— Que veux-tu? Il faut bien que je lui donne quelque distraction à cette pauvre fille... Elle n'a pas été bien heureuse jusqu'à présent; elle n'a jamais vu l'Opéra... Elle se fait une fête d'y aller... Nous accompagnes-tu?

— Non.

— Rassure-toi, tu ne rougirais pas d'elle. Elle est gentiment mise : elle a une robe, un mantelet et des bottines de soie, un petit chapeau de crêpe rose qui lui va à ravir.

— Ce n'est pas cela... mais je dîne en ville, et puis cela me peine de te voir dépenser l'argent que ton père s'est gêné pour te laisser, en mantelets et en chapeaux de crêpe.

— Tout cela est si bon marché!... les objets de femmes sont pour rien mon cher... et elle en a pour longtemps.

— Enfin, tu es amoureux ; tout ce que je te dirais serait inutile ; par conséquent fais ce que tu voudras ; mais ne viens jamais te plaindre à moi si ce que je te prédis se réalise.

— Adieu, fit Antonin en se levant, tu me désenchantes... Une fois, deux fois, trois fois, tu ne viens pas à l'Opéra ?

— Non.

— Bonsoir, alors.

— Il me serra la main et disparut.

Trois mois se passèrent sans que j'entendisse parler d'Antonin. Ma morale l'ennuyait probablement. J'avais presque oublié ce que je viens de te raconter, quand je le rencontrai un matin en allant à mon bureau. Il était plus que modestement mis... il était mis avec cette négligence et ce laisser-aller qui crient la gêne. Son air était triste... Il ne me voyait pas... j'allai à lui.

— Ah ! c'est toi, me dit-il en rougissant

d'être rencontré dans le costume où il était, car il ne doutait pas que je l'eusse remarqué.

— Oui, c'est moi, lui dis-je, moi qui suis enchanté de te voir, il y a longtemps que cela ne m'est arrivé.

— Je craignais de t'ennuyer, voilà pourquoi je ne suis pas retourné chez toi.

— Je crois plutôt le contraire... Enfin, peu importe! Es-tu toujours content?

Je me repentis presque de ce que je venais de dire. Une pareille question dans la tenue où se trouvait Antonin avait l'air d'une impertinence, ou tout au moins d'une ironie.

— Non, mon cher Maurice, me répondit-il, et tu me vois bien malheureux.

— Que t'arrive-t-il donc?

— Ce qu'il m'arrive, parbleu! il m'arrive ce que tu m'avais dit qu'il m'arriverait.

— Cette place que tu devais avoir?... —

— Je ne l'ai pas eue. La société qui avait l'entreprise de ce chemin de fer s'est dissoute, et la personne qui me protégeait est partie.

— Et Hermine?

— Hermine, fit Antonin avec soupir, Hermine, je l'aime toujours; seulement, je crois que je l'aime un peu plus qu'autrefois.

— Te reste-t-il encore quelque argent?

— Pas un sou.

— Comment vas-tu faire?

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas voulu avouer

la vérité à Hermine, et, pour qu'elle ne manque de rien, j'ai vendu peu à peu tout ce que j'avais, jusqu'à mes habits... et j'ai sur moi tout ce que je possède.

Tu comprends bien que je n'ai pas osé écrire cela à mon père. Lui demander de l'argent dans la position où il est, ce serait une lâcheté... En emprunter ce serait un vol, puisque je ne saurais comment le rendre... Ah! je suis bien malheureux, va!

Et les yeux d'Antonin se mouillèrent de larmes.

J'aurais pu lui dire: Je t'avais prévenu!... Mais la morale qui ne peut plus préserver est plus qu'inutile: elle est de mauvais goût.

— Tu es un garçon d'honneur, lui dis-je; il faut que tu prennes une décision honorable... En attendant, veux-tu demeurer avec moi?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que cela ne me mènerait à rien.

— Que comptes-tu faire, alors?

— Je vais m'engager... C'est ma seule ressource.

— As-tu des protections dans l'armée?

— Oui.

— Hermine sait-elle cela?

— Non, je n'ai pas eu le courage de le lui dire.

— Il le faudra, cependant.

— Pauvre fille!

— Elle est toujours rue Pigale?

— Oui.

— Quand l'as-tu vue?

— Je la quitte à l'instant... elle est sans argent... Je suis sorti sous le prétexte d'aller lui en chercher. Et quand j'ai été dehors, ne sachant où en prendre, je me suis demandé si je n'allais pas me jeter à l'eau.

— Voyons, tu es incapable de faire tout ce que font les hommes qui n'ont pas de moyens d'existence?

— Certes.

— J'ai cinquante francs... En voici vingt-cinq; porte-les à Hermine, et dis-lui qu'il faut que tu partes. Tu ne peux pas faire plus pour elle, n'est-ce pas?... Tu n'as rien à te reprocher... tu n'es pas responsable de son avenir, puisque tu n'es pas cause de son passé... Tu y as laissé le peu que tu avais... Va-t'en maintenant sans regarder en arrière.

Antonin m'écoutait, l'oreille basse.

Évidemment, le conseil que je lui donnais, sa raison le lui avait donné déjà.

— Merci, me dit-il. Qui sait si je pourrai jamais te rendre ce que tu me prêtes-là? Est-ce étrange, de penser qu'on a eu une fortune, et que l'on peut se trouver un matin sans savoir comment déjeuner!

Il reprit en frappant du pied:

— Et ce qu'il y a d'affreux, c'est de penser



surtout que l'on aime une pauvre fille, et que, si l'on veut rester honnête homme, on est forcé de l'abandonner, et de lui laisser faire n'importe quoi pour qu'elle ne meure pas de faim. Pauvre petite ! Elle ne demandait pas mieux que de vivre simplement, sagement... Qui sait à quoi elle va être réduite ?

Mais sur un geste de moi :

— Encore une fois, merci, reprit Antonin ; je vais lui porter ces vingt-cinq francs, et lui dire de chercher des journées... Mais malheureusement, depuis trois mois, je lui ai bien fait perdre l'habitude du travail.

— Quand tu as vu que cette place qu'on t'avait promise t'échappait, pourquoi ne t'es-tu pas adressé à d'autres personnes ?

— Je l'ai fait : les uns m'ont oublié, les autres ont été ces amis dont parle Ovide, qui partent avec la fortune. Un chef de division au ministère a été au moment de s'occuper de moi ; mais il m'a rencontré avec Hermine, et il a dit partout que j'étais un débauché auquel une personne honnête ne devait pas s'intéresser. Le découragement m'a pris. J'ai continué à vivre sans savoir comment je vivrais... Je me suis jeté dans le gouffre en fermant les yeux.

— Te verrai-je avant que tu partes ?

— Tu le demandes !... Aujourd'hui même je vais faire une visite au colonel, que je connais, et demain je t'irai dire le résultat.

Je quittai Antonin, car il y avait déjà un quart d'heure que j'aurais dû être à mon bureau. J'avais prévu ce qui arrivait. Je n'en avais pas moins l'âme navrée. Le lendemain, j'attendis Antonin. Il ne parut pas. Le surlendemain, même silence. Un mois se passa ainsi. Au bout d'un mois, je le vis entrer plus pâle, plus défait qu'à notre précédente entrevue.

— Tu m'en veux? fut son premier mot.

Puis il se jeta sur une chaise en ajoutant:

— Fais-moi déjeuner... je meurs littéralement de faim.

— Je lui fis monter ce qu'il demandait.

— Cette fois, me dit-il, c'est bien fini.

— Que s'est il passé de nouveau?

— Quand je suis rentré chez Hermine, l'autre jour, je lui ai dit la vérité, ainsi que je te l'avais promis... Elle ma prié de n'aller voir mon colonel que le lendemain matin, et, pendant que j'étais sorti de nouveau, elle a fait venir un marchand de meubles et lui a vendu son petit mobilier. Quand je suis revenu rue Pigale, je n'ai plus trouvé qu'une lettre d'elle, qui me disait d'aller la rejoindre à l'hôtel de... rue de... J'y courus. Elle se jeta dans mes bras, et me raconta ce qu'elle venait de faire, en me priant de ne pas la gronder.

— C'est toujours quinze jours de gagnés, me dit-elle... J'ai vendu le tout cent vingt francs... j'ai payé ce que je devais dans le quar-

tier... j'ai payé une quinzaine d'avance... il nous reste cinquante francs... Va revoir tes amis pendant ces quinze jours, et tâche de ne pas partir.

Que pouvais-je répondre? J'embrassai la pauvre enfant, et j'acceptai le sacrifice. Je passai encore quinze jours avec elle... je ne trouvais pas plus de places qu'auparavant.

Il y a dix jours que je ne l'ai vue, car je savais qu'elle n'avait plus d'argent... je n'en avais pas, et je n'ai pas eu le courage de retourner dans cet hôtel... Pour avoir une chambre à bon marché, elle l'a prise dans une maison modeste, tout ce qu'il y a de plus modeste. J'y dois, elle y doit, je n'ose plus même passer dans la rue où est située cette maison. Comment j'ai vécu depuis quinze jours, je n'en sais rien... Je ne suis pas habitué à la misère... Je m'habituerai bien à me voir malheureux, mais non à voir tout-à-fait malheureuse une femme que j'aimerais.

Son logement de la rue Pigale n'était pas splendide, mais au moins il était gai, et elle était chez elle. Dans cet affreux hôtel où elle est maintenant, dans cette chambre obscure et délabrée qu'elle habite, la misère vicieuse est écrite sur les murs... Vivre là-dedans avec une femme... c'est être en chemin d'accepter la plus honteuse position que puisse accepter un homme. Il est impossible, quand on demeure dans une

pareille chambre, avec sa maîtresse, d'y rester honnête un mois. Bref, tout est fini maintenant. J'ai mon engagement dans ma poche... J'ai trois sous par lieue pour rejoindre mon régiment... Je te dois vingt-cinq francs, que je ne puis te rendre, et je pars dans une heure. Cependant, il faut que tu me rendes un dernier service : fais-moi le plaisir d'aller voir Hermine, de lui dire ce qui se passe... que je ne la reverrai plus... que je n'ai rien à lui envoyer avant de partir...

Il reprit en baissant la voix :

— La femme qui tient cet hôtel a l'air de tout ce qu'on veut ; il est à craindre que, depuis quinze jours, ne me voyant plus revenir, elle ait offert à Hermine tous les moyens imaginables de payer ce qu'elle lui doit. La misère et la faim sont de dures conseillères... J'aime mieux partir avec le doute... Dis-lui dans quel état je pars, et qu'elle me pardonne ma disparition... Je serais devenu fou... ou je me serais tué... A quelle heure iras-tu chez Hermine ?

— A quatre heures.

— Bien ! embrasse-moi et au revoir peut-être.

— Veux-tu un peu d'argent ? dis-je tout bas à Antonin en l'embrassant.

— Merci, voilà assez d'emprunts comme cela.

Nous nous embrassâmes une dernière fois, et il partit.

A quatre heures, je me rendis à l'hôtel que m'avait indiqué notre ami. Il ne m'avait pas

trompé. Cette maison avait l'air de tout, excepté d'une maison honnête. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, un premier étage et des mansardes. Elle portait de front neuf fenêtres dont les jalousies étaient baissées; ce qui ne contribuait pas peu à lui conserver sa repoussante physionomie. Une porte bâtarde, ouverte et précédée de deux marches boueuses, servait d'entrée à une allée obscure au fond de laquelle se dessinait, à la clarté d'une fenêtre, une rampe d'escalier. Le numéro même de cette maison était compromettant.

J'hésitais à entrer.

Je regardai si personne ne venait, et je franchis le seuil de cette espèce de bouge. Je trouvai à droite, en entrant, une porte vitrée, et je vis dans une chambre, qui devait être la plus somptueuse de l'hôtel, car les meubles étaient couverts de drap rouge, je vis une grosse femme de quarante-cinq ans environ, qui conservait encore les traces d'une beauté commune, qui ne portait pas de corset, si bien que le corsage de sa robe de soie usée allait rejoindre la naissance de son tablier.

— Cette femme me dit d'une voix éraillée :

— Qui demandez-vous ?

— Mademoiselle Hermine.

La mégère me regarda de la tête aux pieds, et, après cette inspection, elle me répondit :

— Au premier, n° 12.

Je montai les vingt marches du petit escalier, en haut duquel je me trouvai face-à-face avec un de ces hommes que personne ne doit plus saluer depuis longtemps, et qui sortait d'un corridor à droite. Il avait son chapeau sur le coin de l'oreille, une pipe à la bouche, les mains dans les poches, un pantalon à carreaux, une redingote boutonnée jusqu'au col, une cravate rouge, le teint pâle, les joues creuses, la moustache en crochet et les dents gâtées. C'était le type du vice chez l'homme, comme la maîtresse de l'hôtel était le vice chez la femme.

Je cherchai le n<sup>o</sup> 12. Il était dans le corridor à gauche. S'il eût été dans le corridor d'où sortait ce sale personnage, je fusse redescendu sans faire la commission d'Antonin.

Je frappai à la porte d'Hermine. Une petite voix demanda :

— Qui est là ?

— De la part de Monsieur Antonin, répondis-je.

— Attendez un peu, reprit cette même voix.

J'attendis deux minutes environ. La porte s'ouvrit.

Laisse-moi te donner d'abord la description de la chambre où je me trouvais.

Elle pouvait avoir vingt-cinq pieds de circonférence et six pieds de haut; les murs portaient un papier gris qui avait été bleu, et une bordure jaune qui avait été rose. La chambre

était carrelée... A droite, une couchette de bois peint, dont les rideaux en calicot orange, retenus au plafond par une couronne autrefois dorée, et qui semblait près de tomber... Entre les deux fenêtres... deux fenêtres basses qui n'en formaient pas une à elles deux... une table; sur la cheminée, deux chandeliers ornés de leurs chandelles, un verre, une carafe, une pelote et des allumettes... A gauche, deux chaises de paille séparées par une malle haute, malle de femme, une glace de six pouces, dont un morceau manquait. Un portrait enluminé de la reine Christine, dans un cadre de bois blanc, complétait, avec un fourneau éteint, sur lequel dormait une casserole, l'appartement d'Hermine.

Une robe de soie à raies... celle sans doute que, quatre mois auparavant, Antonin avait achetée pour sa maîtresse, était jetée sur son lit; un chapeau de crêpe rose, ce fameux chapeau qui avait eu les honneurs de l'Opéra, était posé sur une chaise; des bottines recousues attendaient devant la table, sur laquelle, à côté d'une cuvette pleine d'eau et d'un pot ébréché, était préparé un corset.

Hermine était donc en train de s'habiller quand j'avais frappé. Elle avait jeté un mantelet sur ses épaules, car elle n'avait dessous que sa chemise et un jupon. Tout cela était bien triste à voir... Et cette misère, si grande qu'elle n'avait pas le moyen d'être simple, et qu'elle s'af-

sublait de haillons de soie, faisait d'autant plus de peine, que celle qui en était la victime était une adorable créature.

En me voyant, elle croisa les mains sur son mantelet pour le retenir et me dit de m'asseoir, en me regardant d'un air étonné et curieux à la fois. Je m'assis et la considérai quelques instans. Je le répète, elle était charmante... Ses cheveux châtains, qu'elle n'avait pas fini d'arranger quand j'avais frappé, étaient relevés sur sa tête et, faiblement retenus par un peigne en buffle, révélaient leur abondante profusion en s'échappant à chaque minute...

Une peau blanche comme du lait, colorée par un sang jeune et pur; des yeux qui, ainsi que les cils et les sourcils, avaient la couleur et le chatoyant du velours noir; un nez légèrement retroussé; une petite bouche rose; des dents blanches et deux fossettes aux joues... voilà le portrait physique de la tête d'Hermine.

Une réelle douceur... une grande facilité à la mélancolie, un air étonné, timide, naïf: voilà le reste.

— Vous venez de la part d'Antonin, Monsieur? me dit-elle en s'asseyant.

— Oui, Mademoiselle.

— Que lui est-il donc arrivé?

— Rien, rassurez-vous.

— Il n'est pas malade?

— Non.



— Alors, comment se fait-il que je ne l'aie pas vu depuis quinze jours?

— C'est de cela qu'il m'a prié de venir l'excuser auprès de vous.

A son tour, elle me regarda. Une supposition, que je devinai, traversa son esprit, car elle me dit :

— C'est après quinze jours de silence qu'il vous envoie?

— Vous vous méprenez sur le but de ma visite, Mademoiselle. Antonin est incapable de ce dont vous l'accusez, et, en fût-il capable, c'est un rôle que je n'accepterais pas.

— Eh bien! Monsieur, reprit-elle, dites-moi ce qui l'a empêché de venir?

— Vous connaissez sa position, Mademoiselle?

— Oui, Monsieur, et je sais qu'il a fait pour moi plus qu'il ne pouvait faire... Aussi, je lui en garderai une reconnaissance éternelle. Si, lorsqu'il m'a offert ce que j'ai accepté, j'avais su que cela dût un jour le gêner autant, j'aurais refusé ses offres; mais il ne m'avait rien dit de sa position.

— Je le sais. Aujourd'hui, il ne lui reste rien... absolument rien, et, s'il le regrette, ce n'est qu'à cause de vous.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même me dire cela?... C'est mal. Je ne lui demandais pas d'argent, je ne lui demandais que de venir. A

quoi bon cet amour-propre? Ne savais-je pas qu'il faudrait qu'un jour il me quittât? Je l'aimais trop pour lui faire des reproches... mais il paraît qu'il ne m'aimait pas assez pour être franc avec moi.

— Vous vous trompez, Mademoiselle... il craignait de ne pas avoir la force de partir après vous avoir revue, voilà pourquoi il est parti sans vous revoir.

— Il est parti!

— Ce matin.

— Il retourne chez son père?

— Il est soldat.

— Soldat! lui!

— Tôt ou tard, il eût dû en venir là.

— Pourquoi n'est-il pas venu me dire adieu? je ne l'aurais pas retenu... Il y a des choses que je comprends, Monsieur.

En parlant ainsi, Hermine essayait deux grosses larmes, qu'elle avait longtemps contenues, mais qui débordaient enfin.

— Puisqu'il y a des choses que vous comprenez, Mademoiselle, vous devez comprendre combien il eût été pénible pour Antonin de vous voir dans la... gêne...

— Oh! dites la misère, Monsieur.

— Enfin, dans l'embarras où vous êtes, sans pouvoir vous aider à en sortir. En outre, il y a une position qu'un honnête homme accepte difficilement. Il doit de l'argent ici... il ne pouvait

le payer. Il ne voulait pas s'exposer à avouer cela à la maîtresse de cette maison, qui ne me paraît pas femme à laisser passer, sans leur rien dire, les gens qui lui doivent de l'argent.

— Ce n'était pas lui qui devait, c'était moi...  
S'il était venu, on ne lui aurait rien dit.

— Ce n'était pas à lui à faire ce raisonnement.

— Enfin, il est parti?

— Je vous le répète.

— Bien sûr?

— Je vous en donne ma parole.

— S'il ne voulait venir ici, il n'avait qu'à m'écrire un mot et à me donner un rendez-vous. J'y fusse allée, et au moins je l'eusse vu une dernière fois.

Nous gardâmes le silence pendant quelques instans. La pauvre affligée regardait le coin de son mouchoir et pleurait silencieusement.

Je jetai de nouveau les yeux autour de moi, et, revoyant ces préparatifs de toilette, je dis à Hermine :

— Vous alliez sortir, Mademoiselle?

— Oui, Monsieur.

— Je vais me retirer.

— Oh ! rien ne me presse : j'ai le temps.

Elle prononça ces paroles avec une tristesse indéfinissable.

— Mademoiselle, lui dis-je alors sans essayer de cacher mon émotion, je tiens à vous dire que la visite que je vous fais est sans arrière-pensée.

Vous êtes belle, et vous pourriez croire qu'elle cache un intérêt personnel, sous le prétexte du départ d'Antonin. Il n'en est rien.

— Je vous crois, Monsieur.

— Je puis vous dire alors toute la sympathie que j'ai pour vous, et le désir que j'aurais de vous voir heureuse.

Hermine secoua la tête comme doutant, non de la sincérité de mon vœu, mais de la possibilité de sa réalisation.

Je repris :

— Voulez-vous être franche avec moi ?

Elle devina de quoi il allait être question, et rougit malgré elle, en faisant signe qu'elle était prête à me répondre.

— Depuis quinze jours que vous n'avez vu Antonin, dis-je alors en me rapprochant d'Hermine et en lui prenant affectueusement la main, comment avez-vous fait pour vivre, puisque vous n'aviez pas plus d'argent que lui ?

— C'est la maîtresse de la maison qui m'a nourrie.

— Vous ne l'avez pas payée ?

— Non, Monsieur.

— Alors, vous lui devez de l'argent ?

— Oui.

— Beaucoup ?

— Beaucoup.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette réponse ; elle était démentie par tout ce qui nous

entourait... A moins qu'Herminie ne fût une comédienne bien habile, sa réponse prouvait de nouveau sa naïveté.

— Combien devez-vous?

— Trente-cinq francs.

— Ce n'est pas grand'chose.

— C'est beaucoup, quand on ne les a pas.

— Mais, mon enfant, continuai-je en la regardant attentivement pour m'assurer qu'elle ne me trompait point, comment se fait-il que cette femme continue à vous faire crédit, vous voyant sans argent?

— Aussi, Monsieur, m'a-t-elle signifié hier qu'elle ne continuera pas; elle est montée ici, elle a ouvert ma malle, et, voyant que je n'avais presque rien, elle m'a dit: „Il n'y a pas de quoi me payer; demain, vous irez faire des dupes ailleurs.“

— Qu'avez-vous répondu?

— Que répondre à cela? Elle était dans son droit... Je me suis mise à pleurer, en me demandant ce que j'allais devenir.

— Et elle ne vous a dit que cela!

Herminie hésita.

— Voyons, parlez-moi à cœur ouvert: elle vous a dit encore quelque chose, j'en suis bien sûr.

Herminie me fit signe que j'avais deviné.

— Elle vous a fait quelque proposition?

— Elle m'a demandé ce que j'allais faire; je

lui ai dit que je n'en savais rien. Alors elle m'a dit que si je me trouvais bien chez elle et que je voulusse y rester il y avait un moyen d'arranger cela.

— Et ce moyen, c'était?...

Hermine baissa les yeux sans affectation et reprit :

— Puisque vous le devinez, Monsieur, pourquoi me le demandez-vous?

— Je ne m'étais pas trompé sur le compte de cette femme!

— Il n'y a rien à lui dire... Elle m'a donné à manger et à coucher...

Il y avait dans le ton dont ces paroles étaient dites une profonde résignation... Pauvre fille! jeune, belle, et placée entre ces deux nécessités : la prostitution ou la faim!

— Vous comprenez à quelles douloureuses nécessités vous allez être réduite, mon enfant, continuai-je. Cette femme vous livrera au premier venu... Cette vie vous convient-elle?

— Oh! non. Seulement, la mort est bien triste, à mon âge.

— Soyez tranquille, je pourvoirai à tout.

— Que voulez-vous dire?

— Je paierai à la maîtresse de cette maison ce que vous lui devez.

— Mais il faudra que je vive?

— Combien dépensez-vous par mois, ici?

— Soixante francs au moins.

— Et si vous aviez ces soixante francs?

— Ah! je serais bien heureuse!

— A quelle heure deviez-vous rendre réponse à cette femme?

— A six heures. Je m'habillais...

— Oui, je comprends, répondis-je en interrompant Hermine au milieu de sa phrase, je comprends où vous alliez.

Je regardai ma montre, il était cinq heures moins un quart.

— Je vais chez moi, dis-je à Hermine, chercher de quoi payer ce que vous devez; et pour que la maîtresse de cette maison ne se venge pas du refus que vous allez lui faire, d'ici à deux ou trois jours je vous trouverai une chambre plus convenable, dans une maison plus honnête. J'écrirai cela à Antonin, cela lui fera plaisir.

— Que vous êtes bon, Monsieur! me dit Hermine en se levant... Comment vous remercierai-je jamais de ce que vous faites pour moi?... Vous ne sauriez croire, continua-t-elle avec émotion, le bonheur que j'éprouve à ne plus dépendre de cette femme.

Je pris la main d'Hermine et je la portai à mes lèvres, puis je la quittai en lui disant:

— Dans un quart d'heure, je serai ici.

Quand je ne fus plus sous l'empire de l'émotion que je venais d'éprouver, je m'aperçus que je m'étais un peu avancé avec Hermine à l'endroit de l'argent que j'allais lui apporter. Il

lui fallait au moins une soixantaine de francs, et je ne les avais pas. Nous étions à la fin du mois, et il me restait vingt francs à peine. La cause pour laquelle il me fallait cette somme était si honorable que je n'avais pas douté, en la lui promettant, que j'allais la trouver tout de suite; mais, une fois dehors, je me demandai chez qui je pourrais la prendre. Comme les meilleures résolutions peuvent être embarrassées par les moindres obstacles! Je me figurai tout à coup que je ne trouverais pas ces soixante francs, et qu'après avoir donné une joie à cette pauvre fille, je serais forcé de la laisser retomber plus profondément dans son désespoir.

Je courus chez ma mère. Tu sais qu'elle n'est guère plus riche que moi. Elle a une petite rente de trois mille francs, et je ne lui emprunte d'argent qu'à la dernière extrémité. Elle a bien de la peine à atteindre chaque mois l'époque de sa rentrée, et je tremblais ou qu'elle n'eût pas même ce que je venais lui demander, ou de la gêner en le lui prenant.

Elle n'était pas chez elle; elle dînait en ville. Je me rendis chez deux amis, dont l'un demeurait près de la Madeleine, et l'autre près de la porte Saint-Martin. Ils n'étaient chez eux ni l'un ni l'autre. Le temps se passait. Je tremblais qu'Hermine ne crût à une mystification. Je ne savais où donner de la tête, quand je me souvins que j'avais ma montre. C'était la première fois que la



nécessité du mont-de-pitié se présentait devant moi... Je l'acceptai avec reconnaissance.

J'allai prendre chez moi une quittance de loyer pour prouver mon domicile et mon identité, et, non sans une certaine émotion, j'entrai dans un bureau de la rue de la Pépinière. On me donna juste soixante francs. Je volai chez Hermine. Il était près de sept heures.

— Si elle allait s'être défiée de moi ! pensai-je. S'il était déjà trop tard !

En arrivant devant la maison, je vis de la lumière à travers les feuilles de la persienne d'Hermine. Il n'était pas trop tard : je respirai. J'aurais été bien malheureux si elle n'eût plus été là, et que j'eusse fait pour rien le sacrifice que je venais de faire, car c'était un véritable sacrifice que j'avais fait en engageant cette montre, qui venait de mon père.

— Où allez-vous ? me cria la grosse femme en me voyant passer.

— Chez mademoiselle Hermine.

— Elle y est, me répondit-elle du ton dont elle eût dit : Que le diable vous emporte !

Je trouvai Hermine habillée et lisant à la lueur d'une chandelle. Un moment j'eus l'idée que peut-être elle me trompait. En effet, pour-quoi, ne devant pas sortir, était-elle habillée ? Il y avait une raison bien simple à donner à cela : c'est que, n'ayant qu'une robe pour sortir et pour rester chez elle, elle était bien forcée, pour rester

chez elle, d'avoir le même costume que pour sortir.

Je regardai Hermine. Elle avait mis dans sa toilette autant de coquetterie que possible, et je compris le chagrin qu'Antonin avait dû avoir à se séparer d'elle. Elle me tendit son front en souriant.

— Vous ne m'attendiez plus? lui dis-je.

— Vous voyez bien que si, me dit-elle en me montrant son livre.

— Que lisez-vous là?

— *Georgette*, de Paul de Kock.

— Cela vous amuse?

— Oui, me dit-elle naïvement, cela me fait pleurer.

— J'ai été retenu par ma mère, lui dis-je aussitôt, tant j'avais hâte de donner une excuse à mon retard.

— Vous avez encore votre mère?

— Oui.

— Elle vous aime bien?

— Elle m'aime beaucoup.

— Et vous?

— Moi, je l'adore.

— C'est bien, cela. Elle voulait peut-être vous garder; il fallait rester avec elle. Vous seriez venu demain.

— Qu'auriez-vous dit, si vous ne m'aviez pas vu revenir?

— Rien. J'aurais bien pensé que quelque

chose vous retenait. Oh ! laissez-moi donc vous conter, me dit-elle avec une intonation d'enfant. Quand vous avez été parti, je suis descendue chez madame, et je lui ai dit : — Madame, je viens vous prévenir de ne pas compter sur moi.

— Pourquoi ? m'a-t-elle demandé d'un air irrité.

— Parce qu'on me l'a défendu.

— Mais ce n'est pas tout, a-t-elle repris, il faut payer ce que vous devez.

— Dans une heure vous serez payée.

— Et vous avez bien fait, repris-je à mon tour ; car je vous apporte ce qu'il vous faut.

— Je crois bien que madame vous prend pour un amoureux, me dit Hermine ; mais cela ne peut pas vous compromettre, elle ne sait pas votre nom, ni moi non plus, du reste.

Tout cela était dit avec un charmant accent de jeunesse et de vérité. Je regardai autour de moi. Rien n'annonçait que la pauvre enfant eût dîné.

— Vous n'avez pas dîné ? lui dis-je.

— Pas encore, je ne voulais rien demander à madame avant de l'avoir payée, elle aurait été trop contente de me refuser.

— Ainsi, si je n'étais pas revenu ce soir ?

— Dame ! je n'aurais pas dîné. Oh ! je suis un peu habituée à cela.

— Vous devez avoir faim ?

Elle me fit signe que oui.

— J'ai partagé ma bourse avec vous, lui dis-je. Et je déposai trois louis sur la table.

— Que vous êtes bon, Monsieur, et que ce que vous faites est bien!

Elle paraissait avoir accepté avec plaisir le rôle d'ami que je lui avais dit vouloir tenir auprès d'elle.

— Je vais la payer tout de suite, me dit-elle, et dire qu'on me monte à dîner. Autrefois je mangeais avec elle; mais maintenant je ne veux plus. Elle ouvrit la porte et je l'entendis descendre. Je restai quelques instans seul. J'étais content de moi.

— Elle a été joliment étonnée, me dit Hermine en rentrant et en fermant la porte; elle est furieuse. Cela l'humilie que je la paie.

— Elle va vous faire monter votre dîner, cependant?

— Oui. Elle m'a dit d'un ton aigre: Cela doit vous faire plaisir de voir de l'or. Il y a longtemps que vous n'en avez eu. En avez-vous beaucoup comme cela?

— Je n'en ai pas beaucoup, lui ai-je répondu, mais j'en ai assez.

Quelle étrange chose que la femme! et comme avec peu on l'écarterait facilement du mal! Voilà une fille que trois pièces d'or ont probablement empêchée de commettre ce qui, dans les théories humaines, est regardé comme la plus grande faute que puisse commettre une femme, et qui,

grâce au secours que je lui ai apporté, a l'âme accessible aux meilleurs sentimens.

Je me faisais ces réflexions en regardant Hermine préparer, le sourire sur les lèvres, tout ce qu'il allait lui falloir pour dîner. Cette chambre, si triste le matin, rayonnait maintenant par la joie de cette pauvre fille. J'assistai à son simple repas, que lui monta une espèce de bonne, puis je l'embrassai sur le front et je la quittai.

Comme je descendais l'escalier, je l'entendis retirer la clef de sa porte, et au moment où j'arrivai dans la rue, je la vis fermer sa persienne et me dire adieu de la main.

Je dormis bien. Il serait trop long de te dire combien de pensées me vinrent à l'esprit avant que je m'endormisse. Sache seulement qu'Hermine était devenue mon unique préoccupation ; que je me promettais d'avoir soin non seulement de sa vie matérielle, mais encore de sa vie morale ; que je prenais vis-à-vis de moi-même l'engagement de faire son éducation, de la remettre tout à fait dans la route du bien, et quand elle se serait épurée à cette nouvelle existence, quand les instincts de l'ordre et des sentimens nécessaires du bonheur des femmes se seraient développés en elle, de la marier à quelque brave garçon, à quelque bon ouvrier. Tu vois que je poussais le rêve jusqu'aux dernières limites, et que, m'enhardissant dans ma position de protecteur désintéressé, je me donnais une mission à

peu près impossible à remplir quand on a mon âge. D'ailleurs, qui eût cru à cette protection désintéressée? Quel honnête homme eût reçu de mes mains, des mains d'un garçon de vingt-cinq ans, une jeune fille, et eût consenti à en faire sa femme? La première pensée qui lui fût venue eût été que cette fille avait été ma maîtresse, et que je n'avais trouvé que ce moyen de m'en débarrasser. Il m'eût répondu en me cassant les reins, pour m'apprendre à lui faire une si impertinente proposition. Mais, ce soir-là, je ne réfléchissais pas ainsi, et le besoin du bien m'était tellement entré dans l'âme, que j'étais convaincu que personne n'en pourrait douter. Moi aussi, j'eusse cassé les reins à celui qui eût élevé le moindre doute sur la pureté de mes intentions.

Le lendemain matin, avant d'aller à mon bureau, je ne pus résister au désir de faire une surprise à Hermine, et comme je savais que, depuis quelque temps, la pauvre enfant n'avait eu qu'à souffrir, je me rendis chez un marchand de vins, fournisseur de ma mère. Je pris chez lui, à crédit, quelques bouteilles de vin de Bordeaux, et je les envoyai à ma protégée, en lui écrivant de ne boire que de ce vin, et que, quand elle n'en aurait plus, je lui en enverrais d'autre. A quatre heures, j'allai la voir; elle me remercia avec effusion, mais elle ajouta qu'elle me défendait de faire de pareilles folies pour elle; que si je les renouvelais, elle ne les accepterait plus.

Quelques jours après, je touchais mes appointemens. Je ne songeai même pas à retirer ma montre du mont-de-pitié; j'avais douze mois pour cela, et d'ailleurs, je pouvais bien aisément m'en passer. Je donnai à Hermine l'argent que je m'étais promis d'appliquer à ce dégagement; je payai le marchand de vin; je fis cadeau à la chère enfant de quelques colifichets, cols, manchettes, bottines, et je me dis qu'avec les cent francs qui me restaient et de l'économie, je pourrais attendre la fin du mois.

Pendant huit ou dix jours, ma nouvelle vie fut pour moi pleine d'intérêt. J'allais à mon bureau; je venais voir Hermine; je l'embrassais comme une sœur, et je rentrais me coucher comme un saint...

Un jour, j'étais resté à causer avec elle, en attendant qu'on lui montât son dîner, et elle me faisait voir un petit peignoir rose qu'elle avait acheté avec une partie de l'argent que je lui avais donné et qu'elle s'était fait elle-même. Je lui fis observer que ce peignoir était peut-être un peu court... Il me semblait ainsi, et, sur mon observation, Hermine posa la main sur ses genoux pour empêcher le peignoir de se baisser, et se pencha en avant pour voir si, en effet, la jupe était trop courte... et dans ce mouvement, malgré sa précaution, le vêtement flottant s'entr'ouvrit un peu à la poitrine.

Hermine se releva, et, sans se douter que

j'eusse surpris un secret de sa beauté, elle me dit, en rétablissant les plis de son peignoir :

— En effet, il est court... je l'allongerai un peu.

Sans lui répondre un mot, je lui pris la main et l'attirai à moi. Elle suivit ma main ; alors je la pris par la taille et l'assis sur mes genoux.

— Oui, il faut le rallonger, lui dis-je pour dire quelque chose, avec un tremblement involontaire dans la voix.

L'amitié que j'avais montrée à Hermine me donnait le droit de la prendre ainsi sur mes genoux, et cependant, comme c'était la première fois que cela m'arrivait, elle ne put s'empêcher de me regarder avec un peu d'étonnement. Certes, je n'avais aucun désir pour Hermine, et si une voix m'eût dit, en ce moment, que je voulais prendre auprès d'elle la place d'Antonin, j'eusse rougi de moi-même, et cependant je sentais instinctivement que je n'étais pas tout à fait ce que j'avais promis d'être, et que ce peignoir rose et frais, ces cheveux bien lissés, ce col blanc, ce bout d'épaule que j'avais entrevu, commençaient à mêler un peu les sens à l'affection tout immatérielle que j'avais vouée à la belle enfant. Je ne savais plus que lui dire. Souvent nous avions parlé d'Antonin, depuis que je connaissais Hermine. Instinctivement, je prononçai son nom. Le souvenir de mon ami me parut la transition la plus facile de la conversation



banale que nous avions quelques instants auparavant à celle que je voulais avoir, car j'avais comme un besoin de parler d'amour à cette fille, fût-ce même de l'amour d'un autre.

— J'ai reçu une lettre d'Antonin, lui dis-je; ce qui était faux.

— Vous parle-t-il de moi?

— Beaucoup.

— Où est-il?

— Il est à...

— Je nommai une ville quelconque.

— Pauvre garçon! murmura Hermine. Et elle devint pensive.

Il vous aimait bien?

— Moi aussi, je l'aimais; seulement j'avais pour lui plus de reconnaissance que d'amour.

— Mais vous avez sans doute eu de l'amour pour quelqu'un dans votre vie?

— Pour personne.

— Vous n'avez jamais aimé?

— Jamais. Ainsi le départ d'Antonin me fait beaucoup de peine. Je ferais tout au monde pour qu'il revînt... Mais je ne le regrette pas du tout comme il me semble que l'on doit regretter un amant. Vous n'êtes pas mon amant, vous; eh bien, je vous aime comme j'aimais Antonin.

Malgré moi, je pressai sa taille; elle se méprit à ce mouvement.

— Je suis lourde, me dit-elle en souriant, je vous fatigue. Et avant que j'eusse pu la retenir,

elle avait sauté à terre, avait pris une chaise et s'était assise. Je me levai sans trouver un mot à dire... Je n'étais plus le maître de ma pensée... Je pris mon chapeau.

— Vous vous en allez? me dit Hermine.

— Oui.

— Déjà?

— J'ai des visites à faire.

— Quand vous verrez-je?

— Demain, sans doute.

— A demain donc.

— Embrassez-moi.

Elle me tendit son front. Je l'embrassai comme j'avais l'habitude de le faire. Au même moment, on lui apportait son dîner.

— Arrivez donc! dit-elle à la bonne, je meurs de faim.

Elle n'avait rien deviné de ce qui se passait en moi. Ces impressions nouvelles m'avaient rendu triste, préoccupé, maussade... Ce que je désirais, je n'en savais rien encore. A coup sûr, je voyais mes bonnes résolutions s'effacer, et cela, parce que mon regard avait plongé à travers l'ouverture d'une robe, et parce qu'Hermine m'avait dit n'avoir jamais aimé.

Quel honteux mélange de toutes choses que le cœur de l'homme!

Je crus que ces pensées, indistinctes et sans but encore, disparaîtraient dans le sommeil, et je tentai de m'endormir. Je ne dormis pas...

L'image d'Hermine passait incessamment devant mes yeux. D'où venait l'émotion où j'étais?... pourquoi lutter contre mes impressions?... Ne pouvais-je pas, moi aussi, si j'aimais Hermine, l'aimer à mon aise? Pourquoi ne pouvais-je pas me résoudre à lui avouer mon amour? Mais pouvais-je appeler cela de l'amour, et après tout ce que je lui avais dit, devenir son amant, n'était-ce pas commettre une action déloyale?

Je finis par m'endormir en me promettant de ne pas revoir Hermine le lendemain, afin de laisser à cette impression ridicule le temps de s'effacer... Je me réveillai en me demandant si j'attendrais le soir pour aller chez elle, ou si je m'y rendrais tout de suite. J'eus le courage d'aller à mon bureau avant de la voir; mais cette résolution ne changea pas mon humeur, au contraire, elle l'aigrit davantage... Cela se comprend: plus je réfléchissais, plus je me trouvais dans mon tort.

Cependant je n'allai que le soir chez Hermine; peut-être y avait-il une vague espérance dans cette visite tardive. En me voyant entrer, elle quitta sa broderie et vint au-devant de moi, me tendant sa joue, avec sa même insouciance et sa désolante naïveté.

Quel étonnant problème que la femme! fille perdue hier, vierge pure aujourd'hui!

Je m'assis... Hermine essaya d'entamer une conversation. Je ne répondais à ses questions que par des monosyllabes secs comme des impertinences.

— Qu'avez-vous donc? me dit-elle, car mon air maussade ne lui échappait pas.

— Je n'ai rien, lui répondis-je d'un ton froid.

— Vous vous ennuyez ici?

— Non, mais je vous ennuie peut-être.

Hermine me regarda.

— Ah çà! êtes-vous fou?

— Aucunement.

Alors, pourquoi me dites-vous des choses comme celles que vous venez de me dire?

Comprends-tu que j'étais en train de chercher querelle à Hermine, et que, comme elle ne m'était déjà plus indifférente, mon cœur ne pouvait plus rester oisif auprès d'elle?... Je n'osais, je ne voulais pas dire à cette fille ce que je ressentais, et j'étais furieux qu'elle ne le devinât pas... Aussi souffrant par elle, j'avais un vague besoin qu'elle souffrît par moi.

— Voyons, qu'avez-vous? reprit-elle.

— Je n'ai rien, je vous le répète.

— Eh bien! embrassez-moi, alors.

Je l'embrassai en tenant sa main; sa main ne serra pas la mienne.

Elle continua:

— Vous verrai-je demain?

— Sans doute.

— A quelle heure?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que j'ai à sortir, et que je ne voudrais pas être sortie quand vous viendrez.

— Vous avez donc quelqu'un à aller voir? lui dis-je d'un ton qui ne laissait aucun doute sur la signification que je donnais à cette phrase; et, comme si ce n'eût pas été assez, j'ajoutai du même ton:

— Peut-être la personne qui vous attendait l'autre soir?

— Déjà! me dit Hermine avec les larmes aux yeux, déjà des impertinences... huit jours après le service rendu... Vous le regrettez donc bien!

Je compris à ce mot la lâcheté de ma conduite; je fus honteux de ce que j'avais dit, et, ne pouvant lui exprimer le sentiment bâtard auquel j'avais obéi en lui parlant de la sorte, j'allai à elle et lui dis d'une voix douce:

— Pardonnez-moi, j'ai souvent de ces moments où, sans savoir pourquoi, je blesse ceux qui m'entourent.

— C'est que je n'y suis pas encore habituée, fit-elle en essayant ses yeux... mais maintenant que je suis prévenue, cela ne me fera plus rien.

Elle acheva sa phrase dans un sourire.

— Soyez tranquille, lui dis-je, cela ne se renouvellera pas. Et pour être plus sûr de ne pas manquer à cette nouvelle promesse, je m'apprêtais à m'en aller.

— Avez-vous des livres? me dit-elle.

— Pourquoi?

— Parce que je m'ennuie un peu le soir, toute seule ici... J'aime beaucoup à lire... Si

vous avez des livres, envoyez-m'en, ou, ce qui serait bien plus gentil à vous, envoyez-moi votre linge, je m'occuperai à le raccommo-der et à le mettre en état. Vous ne voulez pas? Pourquoi? Je serais si contente de faire quelque chose pour vous, qui faites tant pour moi! J'ai honte de ne vous être bonne à rien.

Redire la grâce qu'il y avait dans tout cela serait impossible.

J'embrassai Hermine et je partis.

Quand je fus dans la rue, je me demandai ce que j'allais y faire.

Quelque chose de moi restait décidément dans cette chambre que je venais de quitter.

Je fis quelques pas au hasard; mais bientôt je me retournai, pensant qu'Hermine se mettrait à la fenêtre pour me voir... J'oubliais qu'il n'y a qu'une maîtresse qui fasse cela.

La fenêtre resta close.

— Elle ne m'aime pas, pensai-je.

Mais je fis aussitôt cette réflexion:

— Après tout, pourquoi m'aimerait-elle?... Me suis-je présenté en homme qui veut être aimé, et n'ai-je pas tout fait, au contraire, pour répudier ce rôle?... D'ailleurs, je ne l'aime pas, moi...

Et, pour me confirmer dans cette opinion, je marchai plus vite, comme si ma marche avait eu un but.

Au bout de cinq minutes, je trouvai un pré-

texte pour repasser dans la rue d'Hermine, sans savoir davantage où je voulais aller.

Je me dis que je m'étais trompé de route, et je revins sur mes pas.

Je me sentais bête, c'est le vrai mot, vis-à-vis de moi-même. C'était cela qui m'irritait, et j'allais chercher à cette irritation des causes qui n'en étaient pas. Je faisais tout ce que je pouvais pour me donner le droit de m'en prendre à cette pauvre Hermine, qui ne soupçonnait certainement rien de mes sottes impressions.

— Je suis un fou, me disais-je. Je fais du désintéressement avec une femme qui ne le mérite pas. Elle doit bien rire de moi, maintenant qu'elle est seule. Elle doit trouver parfaitement niais le jeune homme qui lui apporte de l'argent et qui ne lui demande rien en échange. Quand je dis : elle en rit seule... Qui sait si tout à l'heure elle ne va pas en rire avec un autre?... Qui me dit que quelqu'un ne guettait pas mon départ pour entrer? Qui me dit qu'elle n'a pas un amant dans la maison même?... Je le mériterais pardieu bien!

Que le caractère de l'homme est peu généreux!... J'avais honte de moi, certes, mais ce que je subissais était indépendant de ma volonté.

Je ne sais pas positivement si j'étais amoureux, mais, en tout cas, j'étais jaloux.

Croirais-tu que je me promenai plus de deux heures dans la rue d'Hermine, et sans perdre ses

fenêtres de vue. Vingt fois je fus sur le point de monter chez elle. Allais-je reprendre auprès d'elle le rôle qu'Antonin y avait joué?... Quel charme avait donc cette fille?

Et tout cela parce que son peignoir s'était entr'ouvert.

Cependant, il fallait en finir : je rentrai chez moi et je me couchai.

Comme j'étais loin d'avoir envie de dormir, je pris un livre... je n'en lus pas une page... et cependant, il resta ouvert sous mes yeux jusqu'au matin.

Je pensais... à quoi?... je serais bien embarrassé de le dire. Enfin, je m'endormis.

Quand je me réveillai, comme la veille, je ne me rappelai pas tout de suite les détails de la journée précédente... Ils me revinrent néanmoins, et je me dis que si j'apprenais qu'un autre homme que moi eût fait ce que j'avais fait, c'est-à-dire se fût cru autorisé à des suppositions, à des impertinences vis-à-vis d'une femme pour douze pièces de cinq francs qu'il lui aurait prêtées, je penserais que cet homme serait un bien petit esprit ou un bien grand avare. Je me promis donc d'aller voir Hermine en sortant de mon bureau, et de racheter mes sottises en me renfermant dans la ligne de conduite dont je n'aurais jamais dû sortir. A quatre heures, je me rendis chez elle. Je m'arrêtais devant les magasins de nouveautés et de bijoux, et je lui achetais, en pensée



seulement, tout ce qu'il me semblait qu'il lui serait agréable d'avoir. Malheureusement, je n'avais pas assez d'argent pour effectuer ces achats; mais, malgré moi, je pensais à l'époque où j'allais toucher mes appointemens, et je cherchais à l'avance de quelle somme je pourrais disposer en faveur d'Hermine.

Un des premiers besoins des amoureux, c'est de donner. Ainsi je faisais déjà tout ce que j'avais blâmé quand c'était Antonin qui le faisait.

Je trouvai Hermine lisant un livre que je lui avais envoyé. Elle avait rangé la chambre avec autant de coquetterie que cela se pouvait. Elle se leva en me voyant entrer, me tendit la main et me présenta son front. C'était désespérant d'amitié.

Il faisait un beau soleil de mai. Je demandai à Hermine si elle voulait venir dîner avec moi.

— Voilà que vous allez faire des dépenses inutiles, me dit-elle. A quoi bon jeter de l'argent à de pareilles choses... Si vous saviez ce que l'argent peut coûter... vous ne le gaspilleriez pas ainsi.

On eût dit qu'elle lisait dans ma bourse.

— En tout cas, lui dis-je, je passerai la soirée avec vous, si vous le permettez.

— Je ne vous invite pas à dîner, moi, reprit-elle, car je craindrais que vous ne fissiez un trop mauvais repas.

— Vous ne faites pas attention lui, dis-je

en souriant, que me parler ainsi c'est me faire un reproche.

— Je n'ai pas de bonheur dans ce que je dis, fit-elle en rougissant; je voulais dire que ce qui me suffit à moi, femme, vivant seule, ne vous suffit pas, à vous... pardonnez-moi...

Elle était charmante dans le soin qu'elle mettait à réparer sa réponse.

— Ainsi, vous voudrez bien me donner votre soirée? ajouta-t-elle.

— Oui.

— Que vous êtes aimable! Je m'ennuie un peu à vivre ainsi toute seule, comme je vous le disais hier; mais si vous voulez bien, de temps en temps, me tenir compagnie, le temps me paraîtra moins long.

A propos, j'oubliais de vous raconter ce qui s'est passé aujourd'hui... Madame a monté ici... elle m'a donné des conseils... croyant que vous êtes mon amant; elle m'a prédit que vous me quitteriez bientôt, et que je n'avais reculé que pour mieux sauter. Enfin, je voyais qu'elle était furieuse... Je l'ai laissée dire, et me suis contentée de lui répondre que j'étais prête à tout ce qui pouvait m'arriver... J'ai bien fait, n'est-ce pas?

— Certes! vous êtes un ange.

— Voyant que tous les discours ne la menaient à rien, elle est redescendue, et je n'ai plus entendu parler d'elle.

— Bientôt je vous ferai quitter cette maison, chère enfant, et vous serez débarrassée de cette femme.

— Nous avons le temps. Avec ce que vous avez payé j'ai le droit de rester ici jusqu'à la fin du mois, et je ne sais pas pourquoi je n'en profiterais pas. Tout ce qu'elle peut dire est rien, maintenant, c'est exactement la même chose.

J'écoutais, et plus j'écoutais plus j'étais séduit. J'allai dîner avec ma mère et je revins passer toute la soirée avec Hermine. Nous jouâmes aux cartes ; nous causâmes.

— Avez-vous une maîtresse ? me dit-elle tout à coup.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour une raison bien simple, et depuis deux jours je voulais vous faire cette question ; c'est que si vous en aviez une, je ne sais pas trop comment elle s'arrangerait des visites que vous me faites ; je ne voudrais pas lui faire de peine, à cette pauvre femme... Il faudrait venir moins souvent, si elle est jalouse.

— Est-ce que je vous dérange ?

— Bon ! voilà que vous prenez encore en mauvaise part ce que je vous dis... Quel mauvais caractère vous avez ! N'en parlons plus.

— Rassurez-vous, je n'ai pas de maîtresse.

— Que c'est drôle, à votre âge ! Pourquoi n'en avez-vous pas ?

— Je me suis brouillé avec celle que j'avais.

— Elle vous avait trompé !

— Justement.

— Vous qui êtes si bon ! Après tout, il fallait lui pardonner. Elle vous aimait peut-être malgré cela. Les hommes ne comprennent pas qu'une femme trompe son amant et ne l'en aime que davantage après. C'est pourtant vrai, allez !

— Alors, pourquoi le trompe-t-elle ?

— Elle le dirait peut-être si elle le savait... Il faut avoir une maîtresse, continua Hermine en souriant, vous finiriez par vous ennuyer de ce veuvage.

J'eus l'idée qu'elle avait compris ce qui me préoccupait depuis deux jours, et qu'elle me faisait une avance. Ah ! l'amour-propre est de tous les défauts de l'homme celui qui fait le mieux son service.

— Encore faudrait-il que je trouve une femme à mon goût.

— J'en connais une, dit-elle, une charmante.

— Ah ! vraiment :

Cette fois, je fus convaincu que c'était d'elle qu'elle me parlait, et, lui prenant les mains, je lui dis :

— Une charmante ?

Hermine poursuivit en riant :

— Oui, je connais une jeune fille charmante, qui est libre, qui n'a, elle, ni souci, ni regret, ni arrière-pensée ; car elle a eu la chance de prendre

la vie par la gaieté et de s'y jeter les yeux fermés.

— Vous ressemble-t-elle? repris-je avec l'espérance encore qu'Hermine me parlait d'elle-même.

— Oh! pas le moins du monde. Je suis brune, et elle est blonde; mais elle est bien mieux que moi: elle a un joli nom: Berthe!... Voulez-vous la connaître?

— Je vous remercie, je ne tiens pas à connaître Mlle Berthe.

— Ce que j'en faisais, reprit vivement Hermine, c'était pour vous, c'était pour elle. Vous l'auriez trouvée ici, et je suis sûre qu'elle vous aurait plu beaucoup. Vous ne le voulez pas, n'en parlons plus.

Je restai jusqu'à minuit avec Hermine... ne sachant en réalité si la proposition qu'elle m'avait faite était sérieuse, ou si ce n'était que coquetterie de sa part. Cependant la suite m'a prouvé qu'elle parlait franchement.

Quand je me trouvai seul, mes mauvaises pensées m'assaillirent de nouveau. N'est-il pas ridicule, en somme, me disais-je, n'ayant que deux cent cinquante malheureux francs par mois, de vouloir me faire le soutien de la vertu et l'apôtre du bien?

Quelques jours avaient passé sur ma bonne action, et je commençais à l'envisager avec moins d'enthousiasme. Si peu que me coûtât la vertu

d'Hermine, elle me coûtait toujours plus que je ne pouvais y mettre. Peut-être me serais-je amusé à poursuivre ce paradoxe d'entretenir une jolie fille sans être son amant, si j'avais eu la fortune nécessaire pour cela; mais j'avais honte de ne pouvoir lui donner tout ce dont elle avait besoin, et, d'autre part, le peu que je pouvais faire me gênait.

Il n'y avait encore que peu de temps que je la connaissais, je n'avais encore dépensé que peu de choses pour elle, et j'étais déjà privé d'un bijou dont j'avais cru ne me séparer jamais. Ma montre pesait d'un grand poids dans le plateau de mes craintes. Je me détaillais en moi-même toutes les choses qu'il faudrait acheter à Hermine pour que je pusse lui donner le bras dans la rue sans trop rougir de sa misère, et je m'apercevais que c'étaient des dépenses au-dessus de mes pauvres moyens. J'entrevois une nécessité de bottines, de jupons, de collerettes, de bas, de manchettes, de robes, de chapeaux, de gants, et je me disais que si je voulais qu'elle eût tout cela, il faudrait que moi je me privasse de choses tout aussi nécessaires. Enfin, je le répète, ma générosité commençait à compter avec ma bourse, et j'en arrivais à me dire que j'étais un imbécile, que j'avais voulu écarter une fille d'une route où je serais forcé de la laisser retourner promptement; qu'après tout je n'avais pas reçu mission de régénérer la société, et que je me mêlais de

choses qui ne me regardaient pas. Pour tout dire enfin, je regrettais de m'être engagé vis-à-vis d'Hermine, et je ne trouvais à faire tous ces sacrifices qu'une raison, c'était de demander à Hermine un peu d'amour en échange.

C'est une confession que je te fais ; comme tu le vois, je ne te cache rien. C'est dans ces idées-là que je me rendis à mon bureau. J'étais mécontent de moi, et je me demandais comment j'allais sortir de l'impasse de probité où je m'étais fourvoyé ; et, dans ce triangle de vertu, d'amour et d'économie, tu dois comprendre ma position.

J'arrivai au ministère. J'avais pour camarade de bureau un garçon fort gai, spirituel par momens, lequel faisait des tiers de vaudevilles avec deux vaudevillistes connus, ce qui lui rapportait deux ou trois billets de mille francs par an. Il fredonnait toujours quelque chose, et nous passions presque toutes nos journées à causer et à rire, le travail des bureaux étant de ceux auxquels on peut se livrer sans que l'esprit y prenne part.

J'ai vu Anténor, — c'est le nom de mon camarade, — copier des lettres pour le ministre tout en faisant un couplet. Le couplet était son fort. Comme ce jour-là j'étais assez maussade, il n'eut pas de cesse que je lui eusse conté la cause de ma mauvaise humeur, ce que je fis sans lui dire le nom ni l'adresse d'Hermine.

Je renonce à te répéter toutes les plaisanteries

qu'il fit sur moi pendant et après le récit, ce serait trop lourd. Il me compara à saint Vincent de Paule, à saint Antoine, fit une complainte en dix couplets sur ma générosité, et le résumé de tout cela fut que j'étais un sot.

Comme je ne me disais pas autre chose depuis le matin, l'opinion d'Anténor sur mon compte ne fit que confirmer la mienne.

— Enfin, si vous étiez à ma place, que feriez-vous? lui demandai-je.

— Ce que je ferais? pardieu! c'est bien simple: je serais l'amant de cette fille, si elle me plaisait; je lui payerais deux ou trois fois à dîner, je lui donnerais un peu d'argent, et je la tiendrais quitte du reste. Que diable voulez-vous, mon cher? dans notre position et à notre âge on ne peut faire le rédempteur gratuit. En dépit de tout, cette fille-là ne sera jamais une rosière. Vous lui nuisez en retardant l'avenir qui lui revient de droit. Chaque jour qu'elle passe dans son obscurité est une chance de moins qu'elle a de se caser. Ah! si elle n'avait jamais eu d'amant, ce serait autre chose; mais elle en a eu, n'est-ce pas? Vous avez beau faire, vous n'êtes pas assez Didier pour ,, lui refaire une virginité. " Elle est jeune, elle est jolie, dites-vous; profitez-en, puis laissez-lui faire sa fortune avec ses contemporains.

Anténor avait odieusement raison. Alors je ne me souvins plus que d'une chose: c'est



qu'Hermine pouvait m'appartenir si je voulais, et que j'étais bien bon de garder pour d'autres un fruit que je pouvais prendre pour moi.

Après mon dîner, j'allai la voir, muni de résolutions toutes nouvelles. Elle me raconta qu'elle était sortie dans la journée pour aller dans une maison où elle comptait avoir du travail, afin de m'être une charge moins lourde; elle ajouta qu'elle était allée voir cette demoiselle Berthe dont elle m'avait parlé la veille, et qu'elle avait eu l'envie de la ramener dîner avec elle, mais qu'elle avait craint de me contrarier.

Alors je lui dis, tout tremblant, et je vais te répéter la conversation telle quelle a eu lieu, car elle me frappa :

— Donnez-moi votre main.

— La voici, me dit-elle.

— Venez vous asseoir là.

Et en même temps je frappai mon genou.

Elle y vint en me regardant avec étonnement, sans doute parce que l'intonation que j'avais donnée à ma phrase lui faisait deviner ce que j'allais lui dire.

Les femmes ne se trompent pas à ces choses-là.

— Vous avez bien fait de ne pas amener Mlle Berthe, lui dis-je en prenant sa taille dans mes bras.

— Pourquoi?

— Parce que je suis amoureux.

— Vous?

— Moi.

— Tant mieux ! De qui ?

— De vous.

— De moi ! vous voulez rire ?

— Je parle sérieusement.

— Tant pis ! répliqua-t-elle d'un air presque triste.

— Pourquoi tant pis ?

— Parce que je ne suis pas la femme qu'il vous faut.

— Vous vous trompez : vous êtes charmante. Elle secoua douloureusement la tête.

— Et depuis que je vous ai vue, — il faut que je vous le dise enfin, — je ne pense plus qu'à vous.

Et, après un silence, j'ajoutai tout frémissant et d'un accent véritablement passionné :

— Me comprenez-vous ? Je vous aime.

— Oh ! je vous comprends, répondit tristement Hermine.

Puis, croyant que je ne l'entendais pas, elle murmura avec un soupir :

— Comme les autres !

En ce moment, j'avais la volonté de ne comprendre aucun des mots qui eussent pu être un obstacle à ma passion ; je fis donc comme si je n'avais pas entendu celui-là, dont le reproche amer et juste eût dû m'arrêter.

Hermine se leva.

— Où allez-vous ? lui dis-je.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?

— Oui.

— Eh bien, je vais fermer la porte à clef.

Il était impossible de faire une réponse plus claire, ni de la faire d'une façon plus digne, plus haute et plus résignée. Cette fille devait bien me mépriser en ce moment : je le compris, — et cependant je ne partis pas.

Oh ! l'amour ! merveilleux flacon qui, fait d'argile ou d'or, contient toujours la même liqueur et enivre toujours avec les premières gouttes !

Le lendemain, j'étais convaincu que j'étais fou d'Hermine. Aussi étais-je radieux en arrivant à mon bureau.

— Quoi de nouveau ? me dit Anténor.

— J'ai suivi votre conseil.

— Était-il bon ?

— Certes, et je suis enchanté de l'avoir suivi.

— Ainsi, vous êtes amoureux ?

— Parfaitement.

— Allons, tant mieux, tâchez que cela dure ; c'est très amusant d'être amoureux !

Et Anténor se mit à fredonner un de ses éternels couplets.

Quinze jours se passèrent ainsi, quinze jours pendant lesquels je ne démordis pas de ma conviction, et fis les projets et les rêves les plus dorés sur l'avenir de cette liaison nouvelle.

Quant à Hermine, rien n'était changé en elle, si ce n'est qu'elle me disait de temps en temps qu'elle m'aimait, mais plutôt comme une femme qui se rappelle tout-à-coup qu'elle doit dire une chose convenue que comme une femme qui pense ce qu'elle dit. Elle avait accepté cette seconde position que je lui faisais, comme elle avait accepté la première que je lui avais faite, avec un peu moins de plaisir peut-être, ainsi que je pouvais le remarquer à son air quelquefois contraint, quand elle oubliait que j'étais là, et qu'elle se livrait librement à ses réflexions.

La transformation avait été si rapide et si franche en elle, elle avait si naïvement accepté le rêve que ma première visite lui avait fait entrevoir, qu'elle m'en voulait sans doute d'avoir été le premier à briser ce rêve. Je le crois. Malheureusement, l'homme, quand il possède la femme qu'il aime ou croit aimer, n'admet pas de pareils raisonnemens. Il exige dans sa maîtresse la même expansion qu'il a en lui, sinon il devient soupçonneux, irritable, jaloux. Je ne pouvais pas être jaloux d'Hermine. J'étais bien sûr qu'elle ne me tromperait pas. Mais j'étais sûr, en même temps, de ne pas être aimé. Le sacrifice qu'elle me faisait, sacrifice qu'elle s'efforçait de me cacher, lui donnait à mes yeux cette supériorité que l'homme ne pardonne pas à la femme. J'eus ainsi la mesure de l'amour qu'elle avait eu pour Antonin, seulement j'étais con-

vaincu qu'elle n'en avait même pas autant pour moi.

Hermine était une fille qui eût aimé un jour avec bonheur, avec ardeur, avec religion, mais le moment n'était pas encore venu pour elle, et, pour qu'il arrivât, il eût fallu laisser son âme croître et se développer à son gré. Jusqu'alors elle n'avait accepté l'amour que comme une nécessité, sans le ressentir comme un besoin. C'était moi qui étais dans mon tort, et cependant, je le répète, la pauvre enfant faisait tous ses efforts pour me tromper sur ses véritables sentimens.

J'ai un défaut, défaut qui, pour certaines gens, est une vertu, c'est l'économie. J'ai des dettes et des créanciers la même peur que les enfans ont des voleurs et des revenans. C'est mon père qui m'a inspiré cette terreur dont, jusqu'à ce jour du reste, je n'ai eu qu'à me louer, car, grâce à elle, j'ai renfermé ma vie dans les limites où elle doit rester, et j'ai trouvé dans ce cercle étroit des jouissances que je n'eusse certes pas trouvées en dehors. Ce vice, cette vertu, comme tu voudras l'appeler, profita du doute, et je dirai même de l'humiliation où j'étais tombé par suite de mes réflexions sur Hermine, pour reparaître avec sa logique ordinaire.

De même que je m'étais dit, quelque temps auparavant, qu'il était ridicule de dépenser de l'argent pour une femme dont on n'était pas

l'amant, de même je me dis qu'il était absurde de faire des sacrifices pour une femme dont on n'était pas aimé; car tu dois bien comprendre que depuis qu'elle était à moi, j'avais donné à Hermine une foule d'objets qui avaient quelque peu écorné mes appointemens à venir. Le souvenir d'Antonin et de la position dans laquelle il était en partant me revint à la mémoire et m'épouvanta pour moi-même. Cette épouvante, que je me plus à exagérer fit le reste, et, à compter de cet instant, je ne fus plus préoccupé que de quitter le plus honorablement possible Hermine, et de décliner la responsabilité de sa vie.

Hermine avait-elle deviné ce désir, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que, de rêveuse qu'elle était, elle devint triste tout à coup, sans pouvoir parvenir à me cacher sa tristesse. Ce fut encore aux conseils d'Anténor que j'eus recours dans cette circonstance. Je fis part à mon camarade de bureau de ma situation de cœur, de bourse et d'esprit, ainsi que de l'intention où j'étais de revenir sur mes pas avant de m'être trop avancé, et je lui demandai ce qu'il fallait faire.

— Pardieu! me dit-il, il faut la quitter.

— Par quel moyen?

— Par un moyen bien simple. Dites-lui que vous partez, ou toute autre chose dans ce genre-là.

— Je n'ose pas le lui dire moi-même.

— Voulez-vous que je me charge de la commission?

— Cela vous serait-il désagréable?

— En aucune façon.

— J'accepte, alors.

Je fus frappé, tout à coup, de la ressemblance qu'il y avait entre la façon dont je quittais Hermine et celle dont Antonin l'avait quittée.

Un secret pressentiment me dit même que ce que je faisais porterait malheur à la pauvre fille; mais il était trop tard pour reculer.

Anténor ne me paraissait pas fâché d'être chargé de la commission. On eût même dit qu'il attendait cela depuis quelque temps.

— Comment appelez-vous cette petite? me demanda-t-il avec indifférence.

— Hermine.

— Joli nom! et elle demeure?

Je lui donnai l'adresse qu'il me demandait.

— J'irai aujourd'hui même.

— Mais je ne puis l'abandonner ainsi sans lui laisser quelque chose.

— Donnez-lui une centaine de francs.

— Est-ce assez?

— Je le crois bien! D'ailleurs, elle est jolie, n'est-ce pas?

— Oui.

— Intelligente?

— Oui.

— On peut la faire entrer au théâtre.

— Me rendriez-vous ce service? m'écriai-je enchanté de l'idée qu'Hermine, par ce moyen, serait à l'abri du besoin.

— Oui. Elle ne gagnera pas grand'chose; mais puisqu'elle est économe, elle gagnera toujours de quoi vivre.

— Mon cher Anténor, vous me rendez-là un véritable service, et je vous prie bien de croire à ma reconnaissance.

— Donnez-moi un bout de lettre pour Hermine, afin qu'elle voie bien que je viens de votre part, et soyez tranquille! J'arrangerai tout cela pour le mieux.

Je serrai la main d'Anténor et je lui remis une lettre pour Hermine, lettre dont je n'ai pas besoin de préciser les termes. Tu sais bien comment sont faites ces sortes d'épîtres.

Nous quittâmes le ministère. Le lendemain, le premier mot que je lui dis, quand j'entrai au bureau, fut:

— Eh bien! qu'a-t-elle dit?

— Rien, fit Anténor.

— Elle n'a fait aucune réflexion?

— Aucune. Elle m'a chargé de vous remercier.

— Voilà tout?

— Voilà tout.

— Et vous?

— Moi, je lui ai promis d'aller la voir quelquefois pour lui apprendre un rôle. Je vais



parler d'elle aujourd'hui à un directeur de mes amis.

— Et cette idée de théâtre a-t-elle paru lui sourire?

— Assez.

— Et elle n'a pas dit un mot de moi?

— Pas un.

— Ni larmes, ni reproches?

— Rien, je vous le répète.

Cette facile résignation d'Hermine était humiliante, et j'étais humilié.

Anténor parut traiter cette aventure avec légèreté, comme pour me faire comprendre qu'il y ajoutait fort peu d'importance. Je n'insistai plus, et moi-même je m'habituai facilement à ne plus penser beaucoup à Hermine. Quelquefois, cependant, je demandais à Anténor s'il l'avait vue, si elle entrerait bientôt au théâtre, si elle n'était pas trop malheureuse. Il me répondait que je pouvais être tranquille. Ces réponses furent les mêmes jusqu'au jour où il me dit n'avoir pas vu Hermine depuis une semaine environ, et qu'à l'heure où il me parlait, elle devait être partie avec un homme qui lui faisait la cour depuis quelque temps.

— Allons, me dis-je, Anténor avait raison. Elles sont toutes les mêmes, et j'ai bien fait.

Des mois se passèrent. Il y a deux jours, le hasard me conduisit dans la rue où j'avais connu Hermine, et j'y vis courant, accompagné de la

grosse maîtresse d'hôtel de celle-ci, M. M..., notre grand médecin, avec le fils duquel je suis très lié. Je ne sais quel pressentiment me saisit, mais je courus après M. M..., et je lui demandai où il allait ainsi.

A ma voix, la grosse femme se retourna, et, me reconnaissant, me dit d'un ton brusque :

— Pardieu! Monsieur va chez Hermine.

— Hermine est malade? m'écriai-je.

— Si elle est malade? Elle se meurt, voilà tout, et ce n'est pas amusant pour moi, je vous en réponds.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je; allons vite, il faut la sauver!

Nous arrivâmes tous trois à l'hôtel sans nous dire une parole de plus. La clef était sur la porte d'Hermine. J'entrai le premier. Une jeune fille agenouillée pleurait près du lit couvert de fleurs sous lesquelles reposait Hermine.

— Hermine! m'écriai-je, Hermine!

La malade ne bougea point; mais celle qui la veillait releva la tête:

— Il est trop tard, Messieurs, dit-elle; Hermine est morte!

— Morte! c'est impossible!

Et je me précipitai sur le lit, et, prenant le bras de la pauvre enfant, je le secouai en l'appelant de nouveau.

Le bras était glacé et le corps insensible. Le docteur s'approcha à son tour.

— Elle est morte, me dit-il.

Je ne pouvais quitter des yeux ce beau visage pâli.

— Mais comment cela s'est-il fait? demandai-je.

— Hermine s'est empoisonnée, Monsieur. Elle m'a fait appeler. Il y a une demi-heure que je suis ici, et il y a dix minutes qu'elle est morte.

— Êtes-vous la parente de cette pauvre fille, Mademoiselle? demanda le médecin.

— Non, Monsieur, je ne suis que son amie.

— Mademoiselle Berthe, peut-être? demandai-je.

— Oui, Monsieur. Vous me connaissez?

— Hermine m'a parlé de vous, Mademoiselle.

Et, malgré moi, je me rappelai dans quels termes et avec quelles intentions la pauvre morte m'avait parlé de Berthe, que je ne croyais pas voir, pour la première fois, en une douloureuse circonstance.

— Mais cette fille est morte dans la misère, reprit le médecin; il faut subvenir aux frais de son enterrement.

Et il porta la main à sa poche. Je l'arrêtai.

— C'est moi que ce soin regarde, docteur, lui dis-je. C'est plus qu'un devoir, c'est une dette, car, hélas! je suis peut-être pour quelque chose dans la mort de cette jeune fille.

Le docteur sortit en nous prévenant qu'il allait faire la déclaration du décès.

Berthe me regarda et me dit :

— Comment vous nomme-t-on ? Monsieur.

— Maurice.

— Oh ! alors, restez ici, j'ai bien des choses à vous dire.

— Et moi, qui me paiera ? fit la maîtresse de la maison.

— Moi, Madame, lui répondis-je.

— J'y compte, Monsieur ; et elle sortit à son tour.

Nous restâmes ensemble, Berthe et moi, à côté de la morte. Alors, à travers les larmes qui tombaient de mes yeux, je pus contempler cette pauvre fille.

— Elle a bien souffert, murmura Berthe.

Et elle embrassa encore une fois son amie, dont les traits avaient perdu la contraction nerveuse de l'agonie et s'éclairaient d'une angélique sérénité.

Hermine était plus belle ainsi qu'elle n'avait jamais été. Un air de joie dans le repos planait sur cette figure impassible, comme si l'âme pure, dégagée du corps, eût voltigé sur son visage. C'était la plus parfaite expression de l'immortalité que l'on pût voir.

— Est-ce qu'Hermine vous aurait parlé de moi avant de mourir, Mademoiselle ? demandai-je à Berthe.

— Oui, Monsieur.

— Pauvre fille, elle m'accusait.

— Oh! bien au contraire! et si vous le voulez, je vais vous raconter tout.

En disant cela, Berthe fermait les yeux de la morte et jetait le bout du drap sur son visage. Mais ce drap était trop court, si bien qu'on voyait encore le haut du front et les cheveux de la belle enfant, ce qui conservait un côté vivant à cette image de mort. Sur le pied du lit, une robe était jetée, qu'on avait mise là pour tenir chaud à la malade. La doublure de cette robe était faite de la robe de soie qu'Antonin avait donnée jadis à sa maîtresse. On ne peut savoir ce qu'il y a d'étranges pensées à voir inanimé le corps d'une femme dont on a été l'amant, et tout ce qui s'éveilla dans mon esprit à la vue de cette robe devenue une doublure et dont l'histoire eût été toute l'histoire de la morte.

Je m'assis au pied du lit, Berthe s'assit au chevet.

— Il y a une demi-heure, me dit-elle, je reçus une lettre d'Hermine qui me suppliait de venir tout de suite. J'accourus.

Je la trouvai souriante sur son lit, faisant des bouquets et tressant des couronnes.

— Qu'as-tu à me dire? lui demandai-je, ne me doutant guère de ce que je faisais.

— Je vais mourir, me dit-elle, et, avant de mourir, j'ai voulu te voir.

Je la regardai comme on regarde une folle.

— Ah! cela t'étonne, continua-t-elle, que je

parle ainsi de la mort. C'est que jusqu'à présent, tu n'as vu mourir que des gens heureux. La mort, vois-tu bien, c'est le bonheur des gens qui n'en ont jamais eu. Voilà pourquoi je ris en pensant que je vais mourir.

La joie d'Hermine était entrecoupée de gros soupirs : car, si l'âme acceptait si gaîment la mort, la matière se révoltait contre elle et luttait avec toutes les forces de la jeunesse, si bien qu'au milieu du sourire, le visage de ma pauvre amie se contractait tout à coup et qu'elle étouffait. Elle était alors forcée de rejeter sa tête en arrière, et ses mains laissaient échapper les fleurs qu'elle tenait.

— Mais tu souffres horriblement ? lui dis-je.

— Oh ! oui, je souffre, fit-elle en ressaisissant sa respiration ; mais qu'est-ce que cela fait ?

Elle riait alors, et la crise passée, elle recommençait ses bouquets et ses couronnes. Ce rire était d'autant plus affreux que la douleur seule pouvait arriver à faire rire ainsi.

— Mais qui t'a dit que tu allais mourir ?

— Regarde, fit-elle ; et elle me montra un verre où il restait encore quelques gouttes d'une liqueur verdâtre. Sais-tu ce que c'est que cela ? C'est du poison et je l'ai bu.

Je me mis à pleurer, moi.

— Je vais chercher un médecin, m'écriai-je, autant pour lui avoir du secours que pour sortir

un instant de cette chambre où il me semblait que j'étouffais.

— On est allé le chercher, me dit-elle. Reste avec moi.

— Pourquoi as-tu fait cela, m'écriai-je?

— Que diable voulais-tu que je fisse?

Et Hermine me regardait en souriant toujours.

— Au nom du ciel, ne ris pas ainsi, Hermine; tu me fais peur et tu me fais mal, lui dis-je en cachant ma tête dans son oreiller; j'aimerais mieux te voir souffrir... Cette gaieté est sinistre.

— Tu vas être satisfaite, reprit-elle, voilà les douleurs qui me reprennent. Ah! on ne meurt pas comme cela sans souffrir.

Hermine parut s'assoupir légèrement, en posant sa main dans la mienne et en tournant sa tête du côté de la muraille; mais c'était en réalité pour me cacher ce qu'elle souffrait.

— Et ce médecin qui ne vient pas! disais-je.

— Sois tranquille, reprit-elle, il viendra.

— Mais enfin, Hermine, comment as-tu été amenée à faire ce que tu as fait?

— C'est bien simple; et si tu veux le savoir, je vais te le dire.

Et, se levant à moitié, elle redressa son oreiller, s'appuya sur son coude, et, tout en choisissant de nouvelles fleurs pour faire un nouveau bouquet, elle commença son triste récit.

Hermine, pâle et calme comme une morte, et tout en arrangeant ses fleurs, me parla ainsi :

— Tu sais que je n'ai jamais eu beaucoup de chance, moi. Tu sais comment Antonin m'a quittée, comment Maurice m'a quittée à son tour, et comment j'ai connu M. Anténor. Eh bien, depuis ce temps, ç'a toujours été la même chose. On m'a prise et on m'a laissée, comme on devait le faire, après tout, car je ne valais pas la peine que l'on s'occupât sérieusement de moi ; je n'avais ni ce qu'on appelle de la vertu, ni même ce qu'on appelle de l'amour. Hélas ! c'est peut-être parce que je n'avais pas d'amour que je n'avais pas de vertu. Aussi Dieu sait qu'à l'heure de ma mort, je ne m'en prends pas aux autres, pas plus qu'à moi, de ce qui est arrivé. C'est une nécessité de la misère, de la corruption et surtout des habitudes. S'il fallait que les hommes s'inquiétassent des filles comme moi, cela n'en finirait plus. Mes parens m'ont élevée et m'ont mise en apprentissage. Au lieu de faire des sottises, je n'avais qu'à apprendre un état. Je ne l'ai pas fait, tant pis pour moi !

— Mais tes parens te savent-ils malade ? interrompis-je.

— Non ; je n'ai pas voulu les faire prévenir. Je les ai bien assez ennuyés pendant ma vie : je n'ai pas besoin de les ennuyer encore de ma mort.

— Mais tu ne mourras pas, Hermine, il est



impossible que tu meures. Et cette sérénité que tu as vient de ta force et de l'impuissance de ce poison.

— Tu crois? fit Hermine en me regardant avec ses grands yeux déjà bistrés par la mort; mais j'ai un incendie dans la poitrine. Je ne me plains pas, parce que je ne veux pas me plaindre, mais je souffre le martyr.

Et en disant cela, elle prenait ma tête dans ses deux mains, et m'embrassait; mais tout à coup ses lèvres et son visage se contractèrent; elle porta les mains à sa poitrine comme pour la broyer, tant la douleur qu'elle ressentait était violente, et elle rejeta de nouveau la tête en arrière, une écume blanche mouillait sa bouche, et ses yeux étaient presque éteints.

Je ne pouvais que pleurer, moi, et je pleurais! Elle me serra la main pour me remercier sans doute, et cachant sa tête dans son oreiller, elle fondit en larmes.

Pauvre petite! malgré sa volonté, malgré son énergie bien réelle, elle ne pouvait se familiariser complètement avec l'idée qu'il lui fallait mourir si jeune et si belle encore. Au bout de ce temps, Hermine, revenue d'une de ses douloureuses crises, dont chacune lui faisait faire un pas vers la mort, se retourna vers moi.

— Dépêchons-nous, me dit-elle d'une voix affaiblie et d'un ton un peu plus triste. Voici donc comment j'ai été amenée à faire ce que j'ai

fait ! Et tu jugeras toi-même , en attendant que Dieu s'en charge, si je devais, si je pouvais faire autrement.

Si jamais tu vois M. Maurice, tu lui diras que j'ai gardé un bon souvenir de lui, et qu'en mourant je l'ai remercié.

— Pauvre Hermine !

— Tu lui diras que je n'en veux pas à M. Anténor. Il a fait ce que font tous les jeunes gens. Il m'a offert d'entrer au théâtre, cette idée m'a souri, et je l'ai acceptée avec cette franchise qui était peut-être ma seule vertu. D'ailleurs, il y a tant de filles de théâtre qui n'ont pas de talent, qu'il n'y aurait rien d'étonnant que j'y entrasse ; et même, si l'on avait voulu me faire travailler, je crois qu'il y a certaines petites choses de sentiment et de coquetterie que je n'aurais pas mal dites. Malheureusement, cette proposition de M. Anténor n'était qu'un prétexte pour devenir mon amant. Il me mena deux ou trois fois dîner chez le restaurateur avec des amis qu'il avait, et un beau jour il n'a plus reparu. Il a bien fait. C'est égal, nous avons quelquefois bien ri ensemble. Il était si drôle et si bon enfant ! Adieu donc le théâtre.

Je commençais à être découragée cependant, car, depuis peu de temps, j'avais eu trois espérances, qui toutes trois avaient été détruites, et c'était déjà plus que je n'en pouvais supporter. Abandonnée par Antonin, oubliée par Maurice,

trompée par M. Anténor que rien ne forçait à me promettre une chose qu'il savait ne pas devoir tenir, car ce qui est mal, c'est de promettre ce qu'on a la certitude qu'on ne tiendra pas, je résolu d'en finir et de me laisser mourir de faim quand je n'aurais plus d'argent.

Il me restait encore quelques pièces de cent sous sur les cent francs que Maurice m'avait envoyés. Je payai ce que je devais, pour que ma mort ne fît de tort à personne, et j'attendis. Voyant qu'il ne venait plus personne chez moi, Madame reparut et recommença ses conseils. Elle me surprit pleurant quelquefois; elle me raconta l'histoire de femmes moins jolies qui avaient été plus malheureuses que moi, et qui maintenant étaient riches et heureuses. Elle me mit une glace devant le visage, et me dit de me regarder. Elle me rattacha à la vie par la coquetterie. Elle m'assura que si je voulais l'écouter, elle ferait ma fortune. J'étais jeune, belle, j'avais envie de vivre. A l'âge que j'ai, c'est singulier comme on consent difficilement à mourir. J'écoutai donc la faim et cette femme, et j'allai dîner avec cet homme chez qui je devais aller la première fois que je vis M. Maurice.

Mais je crois qu'il est temps que j'abrège.

Oh! quelle vie, mon Dieu, si c'est une vie! quelle honte! quelle solitude! quel ennui! Comprends-tu cela, Berthe? Appartenir à tout le monde, excepté à soi! Être à la discrétion d'une

misérable créature qui vous vend comme sa marchandise, et qui vous traite comme son chien! Recommencer cette existence chaque matin, et voir devant soi une série de jours et d'années semblables! A quel degré d'abrutissement faut-il en être arrivé pour accepter cette répugnante monotonie du vice et de la misère! Je ne me sentis pas le courage nécessaire pour cela. Je n'aimais personne; personne ne m'aimait. Un matin, en me réveillant, je me dis: En voilà assez!

Je me demandai à quoi bon faire ce que je faisais. Quelle raison, quel but à une pareille existence? Quelques pièces d'argent de temps en temps, une robe, un diner, un spectacle, et après... La mort pouvait trancher tout cela d'un seul coup, et me rendre un peu d'estime de moi-même. J'en revins à l'idée de mourir.

Tu aurais pu te remettre à travailler, me diras-tu. Est-ce que la première chose qui se perd dans la vie que j'avais menée n'est pas l'habitude du travail? Est-ce que je ne portais pas dans ma mise, dans ma tournure, malgré moi, la preuve de mon abaissement? Quelle porte honnête se fût ouverte devant moi? La mort seule était donc possible; seulement, cette fois, je ne voulais pas me laisser à moi-même le temps de me repentir, ni aux autres le moyen de me sauver. Au lieu d'attendre la mort en ne mangeant pas, je voulus aller au-devant d'elle. Il me

sembla que je ferais là une bonne action, et qu'il vaut mieux détruire d'un seul coup une créature de Dieu que de la laisser s'anéantir peu à peu dans le vice et la corruption. Je préfèrai le suicide physique au suicide moral... J'eus raison, je crois. Je devins d'une gaîté folle, et je pensais à la mort comme un autre pense à l'amour. Je devenais libre par cette pensée : moi morte, nul ne pouvait plus rien faire de moi, et ma beauté, le peu de temps qu'elle survivrait à ma vie, pendant ce temps, du moins, m'appartiendrait à moi seule.

Il me restait une pièce de deux sous, c'est-à-dire de quoi vivre une demi-journée en ne mangeant que du pain. Cette pièce était vieille et couverte de vert-de-gris ; je la fis bouillir dans du vinaigre ; puis je me peignai, je me fis belle ; je mis ma plus belle chemise. Je t'envoyai chercher par un commissionnaire que je te priai de payer, car j'eusse été bien embarrassée de le faire, et je bus cet effroyable poison.

— Mais tu avais un bracelet d'or, lui dis-je, que tu aurais pu vendre, et avec l'argent duquel tu aurais pu vivre quelque temps encore.

Hermine sourit tristement.

— Oh ! mon Dieu, oui, on me l'avait donné en me disant que c'était de l'or ; quand je dis : on me l'avait donné, c'est : on me l'avait échangé, que je devrais dire.

C'est le dernier marché que j'ai fait, ajouta

Hermine en levant les yeux au ciel. Enfin, ce matin, je voulais le vendre, croyant, comme tu viens de me le dire, que l'argent qu'il me produirait me ferait vivre encore quelques jours, et que, pendant ce temps Dieu aurait peut-être pitié de moi. Je voulais être dans mon droit pour me tuer; car enfin, on dit que c'est un crime.

Je suis entrée chez un bijoutier, et je lui ai demandé combien il me donnerait de ce bracelet. Il m'a regardée quelques instans, et il m'a dit en riant, et d'un air moqueur, comme s'il eût deviné d'où et comment il était venu: „On vous a volée, mon enfant, cela vaut quinze sous, c'est du cuivre.“

C'était exactement comme s'il m'eût dit: Mademoiselle, vous n'avez plus que deux heures à vivre.

J'ai dit: Merci, Monsieur. Je lui ai vendu mon bracelet le prix qu'il m'en offrait. J'ai acheté des fleurs avec ces quinze sous, je suis rentrée ici, et comme rien ne me retenait plus, j'ai fait ce que je voulais faire.

Hermine en était revenue à cette gaieté qui m'avait tant étonnée quand j'étais entrée chez elle.

Pauvre fille, qui n'a peut-être été gaie qu'une fois dans sa vie, et cela au moment de sa mort!

— Comme ils vont être attrapés, dit-elle tout à coup, les amis de Madame, qui me croyaient

encore de longs jours et de longues nuits à vivre!

Toutes ces réflexions joyeuses, vraies ou ironiques, étaient entrecoupées de douleurs, de convulsions, de pâleurs effrayantes.

— Oh! reprit-elle en croisant les mains et avec une expression de désir tout à fait enfantine, il y a une chose dont j'ai bien envie.

— Quelle chose? m'écriai-je. Dis-la moi, Hermine, et je te la donnerai, si je puis.

— Cela ne doit pas être bien cher, mais c'est trop cher pour toi.

— Parle toujours.

— Un jour, j'ai vu apporter dans une maison toute tendue de blanc, et où était morte par conséquent une jeune fille que l'on allait enter-  
rer, j'ai vu apporter la bière dans laquelle on allait la mettre. Je ne soupçonnais pas qu'une chose si triste pût être si charmante. Figure-toi que cette bière était en acjou, ouatée à l'intérieur, doublée en satin blanc. Et je me rappelle que, lorsque je vis cela, il me sembla que ce devait être une consolation pour une mourante de penser qu'après sa mort elle reposerait dans une couche si coquettement parée. Moi, qui ne pouvais pas aspirer à autre chose qu'à une simple bière de bois blanc, je m'arrêtai pleine d'admiration devant ce luxe de la mort. Eh bien, moi aussi, je serais la femme la plus heureuse de la terre si l'on me couchait, quand je serai

morte, dans une bière pareille à celle-là, et si l'on me couvrait des fraîches fleurs que voici.

Et Hermine avait, en faisant ce vœu, la même mine câline qu'un enfant qui souhaite un jouet et veut l'obtenir de sa mère.

— Hélas! lui dis-je alors, ma pauvre Hermine, je ne peux pas te donner cela, moi.

— Eh bien, son désir sera accompli, m'écriai-je. Cette bière, je la lui donnerai, moi; et s'il me reste au-delà de la mort quelque chose qui ait encore la sensation du monde, ce quelque chose sera heureux et me le devra.

— Oh! vous ferez très-bien, Monsieur, dit Berthe en essuyant ses yeux. Mais, laissez moi finir, ou la force va me manquer.

Hermine voulut continuer à me parler et à me sourire encore, mais la nature avait repris le dessus. Par momens elle se dressait sur son lit et, me saisissant le bras, elle me criait:

— Sauve-moi! sauve-moi! je t'en supplie! je ne veux pas mourir!

C'était le corps qui luttait; l'âme était bien résolue à la mort.

— Et ce médecin qui n'arrive pas! m'écriai-je avec désespoir.

— Et qui ne peut pas venir, me répondit-elle d'une voix épuisée, je ne l'ai pas fait demander, pour être sûre de mourir.

A cet aveu je me précipitai hors de la chambre et je criai que l'on courût chercher un médecin,



le premier venu, et qu'on l'amenât tout de suite, tout de suite.

— Monsieur, vous êtes venu avec lui, et vous savez le reste.

Avant que vous arriviez, Hermine était morte au milieu de convulsions atroces; mais à peine eut-elle cessé de vivre, que son visage perdit sa contraction douloureuse, et que, la matière étant vaincue, le visage reprit l'expression de l'esprit. Elle avait bien, comme vous l'avez vu, Monsieur, peinte dans son sourire la béatitude du repos auquel elle avait voulu arriver. Sa vie était retournée à Dieu, mais son âme était revenue à elle.

— Berthe se tut.

Je regardai cette fille sans éducation, et à qui son cœur et une grande émotion dictaient les simples et poétiques paroles que je venais d'entendre. Je découvris le visage d'Hermine, et mon âme embrassa chrétiennement la sienne.

— Merci, Mademoiselle, lui dis-je en pleurant et lui tendant la main, vous êtes une belle et bonne jeune fille. Profitez de l'exemple que vous avez sous les yeux. Moi, je vais accomplir le dernier souhait de cette chère enfant.

Je laissai Hermine, et, sautant dans un cabriolet, je me fis conduire aux pompes funèbres. Il me semblait que j'avais du plomb sur la tête et sur la poitrine.

On m'indiqua la demeure de l'homme qui

faisait ces sortes d'objets. Je me rendis chez lui. Mais cet homme me répondit qu'on ne faisait de pareilles bières que sur commande, et que celle que je voulais ne pouvait être prête que le lendemain. Je n'en fis pas moins le prix avec lui à deux cent cinquante francs, et je courus chez ma mère, car, comme tu le penses bien, j'étais loin d'avoir cette somme.

Ma mère n'avait que deux cents francs chez elle, et encore avait-elle à payer, sur ces deux cents francs, une dette d'une grande importance et qui lui en prenait au moins la moitié. Je lui dis que, dût-elle rester sans un sou et vivre de pain pendant un mois, il fallait qu'elle me donnât ces deux cents francs, la chose à laquelle ils étaient destinés étant une chose sacrée, que je lui expliquerais plus tard.

Ma mère comprit à mon émotion que la circonstance était grave, et elle me remit les deux cents francs, gardant, je crois, dix francs chez elle pour vivre quinze jours.

Pendant ce temps, Berthe avait fait prévenir les parens d'Hermine, et, pour en finir, ajouta brusquement Maurice, je reviens de l'enterrement.

— Pauvre fille ! dis-je à Maurice ; elle repose au moins dans la bière qu'elle voulait avoir ?

— Oui, me dit-il en se levant et après une courte hésitation.

— Ce que tu as fait là est bien, lui dis-je, et je lui serrai la main.

Maurice se promena quelques instans dans ma chambre, comme un homme en proie à une pensée fatigante et qui aurait besoin de la communiquer à quelqu'un. Enfin, il s'arrêta devant moi, et, me regardant comme s'il avait une confession à me faire et un pardon à me demander, il me dit :

— Écoute, il faut que je te dise tout, car j'ai un poids sur le cœur.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Tu me diras franchement, non pas si j'ai mal agi, car j'ai mal agi, je le sais, mais si ma mauvaise action est excusable en quelque chose.

— Qu'est-ce donc ? parle, dis-je à Maurice, devinant presque ce qu'il allait me dire.

— Je t'ai répondu, tout-à-l'heure, qu'Hermine avait été enterrée dans la bière qu'elle voulait.

— Oui.

— Je t'ai menti.

— Ah !

— Je t'ai menti. Quand on m'a apporté cette bière, Hermine était morte, c'est-à-dire insensible au dernier bonheur qu'elle avait rêvé pendant sa vie, et sur lequel même elle n'avait pas compté. Je me suis souvenu de la gêne où le prêt de ces deux cents francs mettait ma mère, qui avait presque pleuré en me les donnant, ma pauvre mère, à qui j'ai toujours évité de faire un chagrin ; j'ai sacrifié les morts aux vivans. J'ai

enseveli Hermine au milieu de ses fleurs, comme elle le désirait, mais dans une bière qui ne m'a coûté que le quart de celle que j'avais commandée la veille, et j'ai été reporter à ma mère cet argent dont elle avait si grand besoin.

C'est bien mal, n'est-ce pas, ce que j'ai fait là? ajouta Maurice, en me questionnant du regard; mais enfin, je ne suis pas riche. Dieu sait que si j'avais fait à Hermine cette promesse de son vivant, je la lui eusse tenue après sa mort; mais elle est morte en n'y croyant pas.

Du reste, continua Maurice, voyant que je ne répondais rien, et pour opposer un dernier argument en sa faveur à l'opinion que devait me donner de lui l'aveu qu'il me faisait, du reste, cette bière que j'ai substituée à la première était très belle, et j'ai payé la maîtresse de l'hôtel.

— Ce que tu as fait là est tout naturel, répondis-je en soupirant, à Maurice, car à une pareille confiance il n'y avait guère que cela à répondre, et tu t'es conduit en bon fils.

Seulement, ajoutai-je sans pouvoir retenir ce mot, la pauvre Hermine avait raison de dire qu'elle n'avait pas de chance.

**UNE LOGE A CAMILLE.**

## UNE LOGE A CAMILLE.

---

Il y a à Paris un abus épouvantable et qu'il sera cependant impossible de détruire. Que les conservateurs se tranquillisent, il ne sera pas question de gouvernement. Cet abus dont je veux parler, c'est l'abus du billet de spectacle. Je vais m'expliquer.

Il y a des gens à qui leur modique fortune ne permet pas de payer tous les jours les six ou huit francs qu'il faut donner pour avoir deux places à peu près convenables dans un théâtre. Ces gens-là se contentent des billets avec droits que les théâtres qui vont faire faillite répandent chez les coiffeurs et les mercières, ou se cotisent quatre fois l'an, et vont voir le Théâtre-Français, l'Opéra, l'Opéra-Comique et la Porte-Saint-Martin. Ces gens-là composent ce bon public qui a payé, qui veut s'amuser pour son argent, parce qu'il n'a pas, comme son voisin, des rentes

qui lui permettent de louer des places le lendemain, ou un ami qui lui en donne gratis. C'est le public intelligent, naïf, consciencieux, qui ne juge une œuvre qu'à la fin, convaincu que pour comprendre une chose il faut la voir tout entière, ce qui est, vous en conviendrez, un principe assez raisonnable. Ce public-là, je le connais, je le vénère, je l'aime.

J'ai assisté avec émotion aux quarante premières représentations que mon père a déjà données, et, au milieu des bruits différens qui accueillaient l'œuvre nouvelle, je l'ai retrouvé toujours le même, à sa place, et sentinelle de son droit.

D'où sort ce public-là? Je n'en sais rien. Comme toutes les choses providentielles, son origine se perd dans l'inconnu.

A côté de ce public, il y en a un autre, c'est le public qui ne paie pas, qui ne paie jamais, mais qui, en revanche, critique presque toujours. Ce public se compose des amis, des amis des amis, des connaissances, des connaissances des connaissances, des créanciers, et des amis et connaissances des créanciers de ceux qui ont le malheur de toucher, par un point quelconque, à un théâtre de Paris, et qui ont, sinon le droit, du moins la liberté de demander de temps en temps des billets soit aux directeurs, soit aux auteurs, soit aux acteurs, soit aux amis de ces messieurs. On ne peut pas se figurer par combien de mains

passé, le plus souvent, un billet de spectacle avant d'arriver à celui qui l'a demandé.

Ce public, auquel il faut joindre les confrères qui ont leurs entrées de droit, est le plus détestable et le plus dangereux public qu'un théâtre puisse réchauffer dans son sein. Il suffit d'un dixième de ce public-là pour ébranler les neuf dixièmes de l'autre. Il entre par toutes les portes, avec la claque, avec les musiciens, avec les comparses, avec les allumeurs, avec les ouvreuses: il s'introduit par tous les moyens. Enfin, comme les épidémies, il passe partout. Pourvu qu'il ne paie pas, il est content.

Tout le monde connaît l'histoire de ces deux messieurs qui se présentèrent sans billet au contrôle de l'Opéra, à la suite l'un de l'autre.

— Feu Lafont, dit le premier, et il passa.

— Et vous? dit le contrôleur au second.

— Moi aussi, répondit ce dernier, et il passa de même.

Un de nos plus spirituels conteurs entra à Tivoli en disant au bureau:

— Tivoli fils!

M. P..., qui vient de mourir, avant d'avoir aux Beaux-Arts la position qui lui donnait ses entrées dans toutes les salles de Paris, se faisait accompagner d'un ami, inconnu comme lui aux contrôleurs, et disait gravement, en passant devant eux:

— Monsieur est avec moi.



Et jamais on ne lui avait demandé non-seulement de quel droit il amenait quelqu'un, mais de quel droit il se présentait lui-même.

Ceux-là sont des élus, et c'est toute justice qu'ils ne payent pas. Mais tout le monde n'a pas leur esprit, et bien peu de gens ont leur aplomb. Il en résulte que les timides préfèrent être en règle et demandent des billets. Or, excepté les auteurs et les directeurs, dont c'est l'intérêt, du moins on le croit, de donner des billets, l'homme de Paris auquel on en demande le plus, c'est moi; et vous comprendrez bientôt par suite de quel raisonnement.

Par mon père, à qui ils doivent trente ou quarante succès, je me trouve en excellentes relations avec les directeurs, car les directeurs sont reconnaissans, quoi qu'on dise. Ces relations sont d'autant meilleures que jamais je n'ai fait une pièce, et qu'ils n'entrevoient pas que j'en ferai. Il en résulte que, lorsque je leur demande des billets, ils ne m'en refusent que si la salle entière est louée; mais si la salle est louée, c'est qu'ils ont un succès, et s'ils ont un succès, je ne commets pas l'indiscrétion de leur demander même une stalle, je la loue. Donc, ils ne me refusent jamais les billets que je leur demande.

C'est ce consentement continuel qui a fait mon malheur.

Tout le monde a un malheur qui poursuit sa vie: les uns sont malades, les autres sont orphe-

lins, ceux-ci ont des parens, ceux-là ont des dettes; mon malheur à moi, mon épée de Damoclès, ma robe de Nessus, mon remords, mon créancier, c'est le billet de spectacle.

Tous les jours, je reçois des lettres comme celles-ci; je copie textuellement:

„Mon cher Alexandre,

„Vous ne venez plus nous voir. Pourquoi ne nous demandez-vous jamais à dîner? Vous savez que nous sommes toujours heureux de votre visite. Ne nous oubliez donc pas. Ma femme vient d'être un peu malade, mais elle va beaucoup mieux. Nous serions bien enchantés d'assister au beau succès que votre illustre père vient d'obtenir encore. Que vous êtes heureux, mon jeune ami, d'être le fils d'un homme si universel! Marchez sur ses traces. Pour en revenir à ma femme, serait-ce indiscret de vous demander une petite loge pour demain? Vous lui ferez bien plaisir et à moi aussi. Nous emmènerions un de nos amis, un jeune avocat fort distingué, grand admirateur de votre père. Puis-je compter sur vous, cher Alexandre? Écrivez-moi un mot de réponse. M'enverrez-vous la loge, ou faudra-t-il que je la fasse chercher?

„Tout à vous de cœur, votre affectionné,

„Mon cher ami,

„Je viens enfin de trouver ton adresse, que je cherchais depuis bien longtemps. Te souviens-tu de moi? Nous avons été au collège ensemble. Je suis allé hier chez toi, je ne t'ai pas trouvé. Je voulais te demander deux places pour le théâtre que tu voudras. Le peux-tu? Tu me rendrais bien heureux, attendu que les fonds sont bas. Envoie-les-moi rue \*\*\*.

„Ton ami, \*\*\*.“

„Monsieur,

„Monsieur votre père, que j'ai vu l'autre jour, m'a dit que vous seriez assez bon pour m'avoir une loge demain. Il travaille beaucoup et craint de l'oublier. C'est pour moi une chose très importante, la personne à qui cette loge est destinée pouvant m'être très utile.

„Je compte, Monsieur, sur votre obligeance, et vous prie de me croire votre très humble et très dévoué serviteur.

„P. S. J'enverrai prendre la réponse demain à deux heures.“

„Mon cher Alexandre,

„Deux charmantes femmes me tourmentent pour que je les mène au spectacle. Cela m'ennuie beaucoup de dépenser trente francs pour les y conduire. Pouvez-vous m'avoir une bonne

loge pour la Porte-Saint-Martin ou le Vaudeville? Surtout ne m'en envoyez pas de l'Odéon.

„A vous, \*\*\*.

„P. S. Quand donc viendrez-vous déjeuner avec moi? J'y suis toujours jusqu'à onze heures.“

„Monsieur,

Vous avez eu la bonté de m'offrir des billets de spectacle quand je vous ai porté ma petite note, je n'en ai pas profité alors. Mais mon frère, qui arrive de province, voudrait bien aller au théâtre. Pouvez-vous me donner deux places pour lui et ma femme?

„J'ai bien l'honneur de vous saluer.

„\*\*\* CHAPELIER.“

„Mon cher enfant,

„J'aurais bien voulu te remercier moi-même, hier, du plaisir que tu nous as fait. Ma femme a pleuré tout le temps de la pièce. C'est un grand succès. Je viens de promettre à mon chef de bureau que je le lui ferais voir. Sois donc assez aimable pour me donner une bonne loge aujourd'hui. Fais bien mes complimens à ton excellent père. Ton vieil ami, \*\*\*.“

Je pourrais vous copier encore cent demandes du même genre, mais je préfère m'en tenir à cet échantillon.

Que feriez-vous si vous receviez tous les jours des lettres comme celles que vous venez de lire?

Vous feriez ce que je fais, vous crieriez qu'il n'y a pas moyen de vivre avec une pareille persécution, et vous finiriez par envoyer ce qu'on vous demande. Mais envoyer, ce n'est rien.

S'il ne s'agissait que d'écrire sur un morceau de papier le nom du théâtre, le nombre des places, et signer, ce serait un passe-temps agréable; malheureusement il n'en est pas ainsi, il faut qu'à mon tour je m'adresse au directeur.

Quand l'inflexible lettre arrive, j'ai trois moyens d'y répondre. Le premier, c'est de dire que je ne peux pas donner de billets. Alors je me brouille avec celui qui m'a écrit, et j'ai la sottise de vouloir être bien avec tout le monde. Le second, c'est d'écrire au directeur pour lui demander ce qu'on me demande à moi et lui causer le désagrément qu'on me cause. Le troisième, c'est de m'habiller, de prendre un cabriolet et d'aller moi-même chercher le malheureux coupon.

C'est toujours ce troisième moyen que j'emploie. Il y a un proverbe italien que je ne sais qu'en français, et qui dit: *Qui veut va, qui ne veut pas envoie.*

Je suis l'esclave de ce proverbe, et voici pourquoi.

L'individu qui m'envoie son domestique ou un commissionnaire pour me demander un billet, attend impatiemment son retour. Je ne peux donc pas me servir de son messager, qui, le plus souvent, du reste, est stupide et ferait très

mal la commission dont je le chargerais. Je suis libre alors d'envoyer mon domestique à moi; mais, mon domestique parti, qui est-ce qui ira ouvrir la porte aux gens qui sonneront? et il viendra au moins vingt personnes pendant son absence. C'est toujours ainsi. Ou il faudra que j'entende la sonnette me répéter trois ou quatre fois de suite qu'il y a à ma porte quelqu'un qui s'impatiente, qui va redescendre, à qui mon portier va dire que je suis bien certainement chez moi, et qui va remonter carillonner d'une main pendant qu'il frappera de l'autre; ou il faudra que j'aie ouvert moi-même la porte, et je serai forcé de recevoir vingt individus, sur lesquels dix-huit m'ennuieront indubitablement. Tout ceci est le résultat de l'expérience. Car lorsque cette maladie du billet, dont je suis affecté, à l'état chronique, n'était encore qu'à l'état primitif, j'ai essayé, non pas de lui échapper, ce qui était impossible, mais de l'adoucir, et j'ai passé par toutes les épreuves que je viens de vous raconter et par d'autres encore dont je vais vous faire part.

J'écrivais au directeur:

„Mon cher ami,  
„Voulez-vous me donner une loge pour ce soir? Vous me rendrez un grand service; remettez-la au porteur.“

Une pareille lettre était d'une naïveté incroyable.

Je faisais venir mon domestique, quand j'en avais; quand je n'en avais pas, j'appelais un commissionnaire.

— Vous allez porter cela, lui disais-je, à monsieur tel, à tel théâtre; vous entrerez par le côté des acteurs, et vous direz qu'il y a une réponse.

Au bout d'une demi-heure le commissionnaire revenait.

— Monsieur, me disait-il, le directeur est à la répétition, ou n'était pas arrivé; un monsieur m'a dit de venir chercher la réponse à trois heures. Faudra-t-il y aller?

— Oui, et vous me l'apporterez ici.

A deux heures on sonnait.

C'était le messenger du demandeur qui venait savoir si j'avais le billet.

— Dites à votre maître que je ne l'aurai qu'à quatre heures, répondais-je, et que je le lui enverrai aussitôt.

A trois heures et demie, mon commissionnaire revenait. Le plus souvent il apportait la loge, quelquefois il n'apportait rien. Quand il l'apportait, je lui donnais l'adresse de celui qui attendait, en lui disant de courir vite lui remettre ce qu'il venait de chercher.

— Est-ce ce monsieur qui me paiera mes trois courses? me demandait cet homme.

— Du tout, lui disais-je; revenez, je vous paierai.

Le commissionnaire revenait une troisième fois.

— Ce monsieur vous remercie bien, me disait-il; et je lui payais ses trois courses.

Quand il n'apportait rien, soit que le directeur ne fût pas rentré, soit qu'il n'eût pu faire droit à ma demande, je me trouvais dans un embarras extrême. Dans ces cas-là, il m'est arrivé souvent de courir au bureau de location et de louer les places que j'avais promises.

Mais ce n'était pas tout. Quand j'avais obtenu la loge, que je l'avais envoyée et que j'avais payé le commissionnaire, je me croyais tranquille. Le lendemain, je recevais quelquefois de celui à qui je l'avais donnée une lettre conçue à peu près en ces termes :

„Mon cher Alexandre,

„Je vous remercie beaucoup de la loge que vous m'avez envoyée, mais elle n'était pas numérotée, de sorte qu'au lieu de nous placer aux premières, on nous a mis aux secondes de côté; vous comprenez bien ç'a été désagréable pour moi, qui avais invité la femme et la sœur du médecin qui a soigné dernièrement ma fille. Je vous avais prévenu que c'était pour lui. Une autre fois, j'aime mieux que vous me disiez franchement que je suis indiscret, que de me mettre dans cette position ridicule: ou je m'en passerai, ou je louerai une loge.

„A vous, \*\*\*. “



Il arrive encore que l'on reçoit un mot dans le genre de celui-ci :

„ Mon cher ami,

„ Vous m'avez demandé hier une loge que vous avez donnée à deux jeunes gens et à deux femmes qui n'ont fait que manger, boire et rire tout le temps qu'a duré le spectacle. Ils ouvraient à chaque instant les portes, et faisaient un tel bruit que plusieurs fois le parterre leur a imposé silence. Ils ont trouvé la pièce détestable, et sont partis au beau milieu du dernier acte. A l'avenir, choisissez vos élus ; je ne vous refuse pas de billets, mais je tiens à ce qu'ils soient bien placés.

„ Mille amitiés. “

Vous croyez qu'au moins les gens à qui l'on donne des billets en sont reconnaissans ? En aucune façon.

A une première représentation, regardez dans les loges ; celles où l'on arrive le plus tard sont celles qui ont été données. Regardez aux stalles : ceux qui causent sont ceux qui ont des billets d'auteur ; regardez partout enfin, et si la contenance d'un spectateur vous choque, vous pouvez parier hardiment qu'il n'a pas payé sa place.

Les gens qui font tomber les pièces, ce sont les amis. Ils connaissent le sujet, ils ont vu les répétitions, ils se mettent à côté les uns des autres, ils causent, ils n'applaudiraient pas pour un empire.

Si le succès devient douteux, au lieu de rester pour le contenir, ils s'en vont; si on leur demande pourquoi ils quittent la place, ils répondent :

— La pièce va tomber, je l'avais prévu; je ne veux pas voir cela! cela me ferait trop de peine.

A la première représentation de *la Reine Margot*, la loge de mon père était pleine d'amis; ils faisaient tant de bruit, que deux fois le parterre leur a crié :

— Silence!

La position de l'homme qui leur a promis des billets de spectacle est donc à la fois pénible, fatigante et dangereuse, comme vous le voyez. Le billet de spectacle n'est pas regardé comme une valeur commerciale. Il y a des gens, et beaucoup, pour lesquels ce morceau de papier qui les fait assister pour rien, dans une bonne loge à une œuvre littéraire, ne représente pas dix sous. Ces gens-là ne savent pas que, lorsqu'ils demandent une loge pour aller voir une pièce qui a du succès, ils demandent trente, quarante ou cinquante francs au directeur, selon l'importance de la loge.

Je me rappellerai toujours ce qui m'est arrivé avec un bijoutier du Palais-Royal. Il m'avait vendu quelques bijoux, et il vient un matin chez moi :

— Monsieur, me dit-il avec un air onctueux

qu'il n'avait jamais eu quand il était venu me demander de l'argent, je viens vous réclamer un service que vous pourrez me rendre.

Il faut vous dire que ce bijoutier est millionnaire.

— Voyons, lui dis-je.

— Voici ce qui arrive. Un de mes parens est à Paris avec sa femme, et il voudrait bien aller au spectacle. Pouvez-vous me donner une loge pour ce soir?

— Pour quel théâtre?

— Pour les Variétés.

— Mais pourquoi ne louez-vous pas cette loge?

— Parce que nous autres nous n'avons pas le moyen, étant dans le commerce, de payer vingt ou vingt-cinq francs pour aller au spectacle; tandis que vous, qui êtes lié avec les directeurs...

— Vous êtes bijoutier, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, quand un de vos cliens vient chez vous et veut vous faire perdre dix francs sur un objet qu'il vous marchandé, lui donnez-vous cet objet?

— Non, Monsieur.

— Jamais?

— Jamais.

— Mais s'il vous en offre le prix coûtant, lui donnez-vous l'objet?

— Du tout. Il faut au moins que je gagne quinze ou vingt du cent, sans quoi, autant ne pas faire de commerce.

— Ainsi vous lui refusez net?

— Net.

— Eh bien alors, pourquoi voulez-vous que le directeur des Variétés, qui ne vous connaît pas, vous donne une loge? S'il vous la donne, et que demain il vous demande un bijou d'une valeur équivalente, lui en ferez-vous cadeau?

— Oh! monsieur, ce n'est pas la même chose.

— Exactement.

— Le bijoutier haussa les épaules.

— Tous vos bijoux sont cotés? lui dis-je.

— Oui.

— Ils ne peuvent sortir qu'en échange du prix, non pas qu'ils valent, mais que vous leur avez donné?

— Certes.

— Eh bien, le théâtre des Variétés est comble tous les soirs. Chaque loge est un bijou coté vingt-cinq francs, et si je demande une loge et qu'on me la donne, c'est vingt-cinq francs que je prends au théâtre.

— Oh! on ne loue pas toutes les loges.

— Je vous répète que Déjazet joue, et que tous les soirs, elle fait salle pleine.

— Mais, Monsieur, pour une loge, le directeur n'en mourra pas.

— Mais pour vingt-cinq francs, vous ne serez pas ruiné.

— Mais Monsieur, nous avons bien de la peine à gagner vingt-cinq francs.

— Le directeur aussi.

— Nous avons bien des frais.

— Le directeur aussi.

— Enfin, j'aurais pourtant bien voulu que ma belle-sœur vît Déjazet, qu'elle n'a jamais vue.

— Louez une loge, vous pouvez bien faire ce sacrifice pour votre belle-sœur.

— Ma foi non. Pouvez-vous m'avoir une loge pour un autre théâtre alors? celui que vous voudrez, cela m'est égal.

— Non, c'est impossible dans ce moment.

— Ma belle-sœur va être bien contrariée. Ainsi c'est impossible?

— Impossible.

— Adieu, Monsieur, excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Adieu.

Il y a encore des gens qui viennent et qui disent.

— Bonjour, cher ami.

— Bonjour.

— Vous allez bien?

— Et vous?

— A merveille. Dites-moi donc, j'avais quelque chose à vous demander.

— Parlez.

— Êtes-vous homme à me donner une loge, mais pas pour aujourd'hui ?

— Pour quand ?

— Pour dans dix jours. Mais une bonne loge, vous comprenez ; c'est pour...

— C'est bon, je connais cela.

— Eh bien, pourrez-vous l'avoir ?

— Parfaitement.

— Une loge de six places, hein ?

— Oui.

— De la galerie ?

— J'y tâcherai.

— De face ?

— Bien.

— Vous me la promettez ?

— Comptez dessus.

— C'est que, si vous ne pouviez pas, j'aimerais mieux le savoir.

— Très bien. Et votre cher père, comment va-t-il ?

— Toujours très bien.

— Tant mieux ! tant mieux ! Ainsi c'est convenu. C'est aujourd'hui jeudi, ce sera pour samedi en huit. Samedi en huit, ce sera le... le... le combien sommes-nous aujourd'hui ?

— Le 3.

— Vendredi 4.

Il compte sur ses doigts.

— Ce sera pour le 12, pour le samedi 12, ne

l'oubliez pas. Je vais vous l'écrire, tenez, ce sera plus sûr. Avez-vous du papier?

Prenez celui-là.

Il dit tout haut ce qu'il écrit :

— Une bonne loge de galerie de face de six personnes, pour M\*\*\*, le samedi 12.

— Tenez, vieux, je vous mets cela à votre glace, de cette façon vous l'aurez toujours sous les yeux. Vous ne pourrez pas vous faire la barbe sans penser à moi. Je compte sur vous. Maintenant, je m'en vais, parce que je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps. A samedi.

— A samedi.

Le lendemain, on reçoit une lettre qui contient ces mots.

„Mon cher bon,

„J'ai vu la personne qui m'avait demandé la loge que vous avez bien voulu me promettre hier. Elle vous remercie de votre bonté, et nous comptons toujours sur vous.“

On rencontre l'individu.

— Vous n'oubliez pas ma loge, n'est-ce pas? vous dit-il.

— Soyez tranquille.

— C'est que vous me mettriez dans un fier embarras. Je dîne ce jour-là chez la personne en question. Me l'enverrez-vous?

— Je vous l'enverrai.

— La veille?

— La veille.

— Bien. C'est que, vous comprenez, quand on a les billets la veille, on est sûr de son affaire.

— Vous les aurez.

— Adieu, cher ami.

La veille, au matin, on reçoit un mot par la poste :

„Vous savez que c'est pour aujourd'hui, n'oubliez pas. Loge de la galerie de face, pour six personnes.

„Bien à vous.“

On va chercher la loge, on l'envoie. On rentre chez soi. On trouve l'individu.

— La loge est chez vous, lui dit-on.

— Ah! très bien. Je craignais que cela ne vous dérangeât de me l'envoyer, alors j'étais venu. Mais, puisqu'elle est chez moi, c'est tout ce qu'il me faut. Par qui l'avez-vous envoyée?

— Par un commissionnaire.

— L'avez-vous payé?

— Non, parce que je craignais qu'une fois payé, il ne portât pas ma lettre.

— Vous avez bien fait. Combien faudra-t-il donner à cet homme?

— Ce que vous voudrez.

— Dix sous, c'est bien assez, n'est-ce pas?

— Certes.

— Allons, merci, et sans adieu.

Ce que je viens de vous raconter m'est arrivé textuellement.



Qu'ajouter à cela ?

Une simple histoire, vraie comme le reste, et qui achèvera, je l'espère, de guérir ceux qui la liront de l'habitude de demander des billets de spectacle.

Un matin, un de mes camarades de collège, que je ne voyais que très rarement, entra chez moi. C'était un de ces excellens garçons qui n'ont d'autre défaut qu'une grande apathie, dont ne les a jamais tirés ni une passion ni une douleur. La vie passait devant lui sans jeter d'ombre sur ce qui l'entourait; on eût dit un spectateur indifférent, capable de s'amuser, mais surtout disposé à s'endormir au spectacle qu'il avait devant les yeux. Tout pour lui avait le même aspect et la même teinte. Il était entré dans le monde sans avoir sur les choses les théories absurdes qu'adoptent la plupart des jeunes gens. A vingt ans, il avait senti un vague besoin d'aimer autre chose que ses parens, et il avait aimé, mais sans enthousiasme et par conséquent sans déception; de sorte que le respect et l'amour de la famille s'étaient conservés intacts en lui, et que, quelle que fût sa maîtresse en ce moment, il n'avait jamais retardé son départ de vingt-quatre heures, lorsque son père et sa mère, qui habitaient la province, l'avaient prié de venir passer quelques semaines auprès d'eux. Enfin, c'était une nature accessible à tous les sentimens et qui semblait fermée à la moindre passion. Il était semblable à ces lacs bleus entourés de

montagnes qui les protègent contre les vents trop froids et contre les orages, qui reflètent un azur éternel, et qui ne gardent aucune trace des petits nuages qui passent parfois au-dessus de leur miroir et qui vont se charger plus loin de tempête et de pluie.

On était toujours heureux de voir arriver Camille, c'est ainsi qu'il s'appelait. On était toujours sûr que sa visite ne laisserait qu'un bon souvenir. Il avait de l'esprit, avec lequel il n'attaquait jamais personne, et qui ne lui servait même pas à se défendre, personne ne l'ayant jamais attaqué. Sa conversation était douce, affable, bienveillante. Bref, c'était un excellent camarade, auquel, en raison de sa nature léthargique, il eût peut-être été indiscret de demander d'être un ami sérieux.

Cependant cette paresse des impressions ne s'était pas étendue jusqu'à l'intelligence, et il eût même été difficile de trouver un homme de son âge aussi instruit que l'était Camille. Tout ce que la sagesse et la philosophie de ceux qui ne sont plus peuvent apprendre à ceux qui sont vivans, Camille le savait. Les sciences abstraites étaient les seuls enthousiasmes un peu violens qu'il eût eus, et personne n'était capable comme lui d'analyser les grandes choses de la nature et du monde. Il avait lu Lavater et le savait par cœur. Après dix minutes d'examen il vous disait le caractère d'un homme, et le mettait à nu

devant vous. Il savait parfaitement que telle ligne du visage correspond à telle sensation de l'âme; il connaissait l'origine, la religion, la politique, les tendances des peuples; il avait enfin au suprême degré cette science géométrique des effets et des causes qui peut s'acquérir par une recherche obstinée du passé et par la lecture des grands philosophes; mais j'étais convaincu que ces grandes et belles théories, amassées patiemment et une à une, se fussent trouvées fort impuissantes devant le simple regard d'une femme aimée, si Camille eût pu aimer sérieusement une femme.

Nous savons que cela ne lui était pas encore arrivé, et je sais, moi, qu'il résultait pour lui, de l'étude des grandes questions morales et philosophiques qu'il faisait, un certain mépris de cette distraction vulgaire qu'on nomme l'amour. Il lui semblait que la science va toujours agrandissant son cercle, et dans aucun cas ne la rétrécit assez pour faire que ses élus s'occupent des points infimes et terrestres autour desquels gravitent ceux qui se préoccupent follement des étroites questions du cœur, et qui croient qu'ils ont autant fait en découvrant un petit coin de ce monde inconnu qu'on appelle la femme, qu'en découvrant un monde entier comme Colomb ou un astre comme Herschell.

J'avais quelquefois agité cette question avec Camille, et voici à peu près dans quels termes il m'avait répondu :

— Qu'est-ce que la femme pour ceux dont le regard embrasse des immensités et sonde les profondeurs incalculables qu'il y a derrière tous les horizons? Un point à peu près invisible dans les étendues qu'ils contemplent. Un moule à reproduction, un mammifère un peu plus intelligent que les autres; un être destiné par la Providence à la procréation d'autres êtres jusqu'à ce qu'il en arrive un assez grand, assez fort, assez éclairé pour déchirer définitivement le voile qui cache le Vrai, et dispenser le monde des moyens humains auxquels Dieu le condamne jusqu'au jour où, à l'aide de ces moyens, il aura acquis la science éternelle.

Comme vous le voyez, Paul, Werther et des Grioux n'étaient pas les héros de Camille.

Quelques-uns, cependant, de ces élus dont il me parlait, veulent bien faire de la femme une compagne pour l'homme, une sorte de banc de mousse qui le repose de temps en temps de la route pénible qu'il a entreprise; mais ce qui se passe dans le cœur de ce mammifère, peu leur importe! Ils savent dans quel but la nature l'a créé, par quels moyens il produit, c'est tout ce qu'il leur faut. Ils écrivent des livres fort longs, fort savans, fort diffus, et ajoutent péniblement une lettre au mot de l'avenir. Ils laissent à d'autres l'étude de ce monde intéressant, éternel infini, qui vit dans la femme, et cette science de la passion qui, ils ne le savent pas, la ramène à

Dieu aussi vite et plus vite même que leur science universelle et douteuse.

Camille était encore trop jeune pour en être tout à fait à ce point d'indifférence, et ne pratiquait pas à la lettre les théories qu'il développait. Il ne reconnaissait pas à la femme qu'un but d'utilité, et voulait bien voir en elle une distraction ; mais l'idée ne lui était pas encore venue que l'on pouvait oublier tout pour un de ces fantômes dont deux ou trois à peine avaient peuplé ses nuits.

Voilà donc l'homme qu'était Camille quand il entra chez moi.

Je lui tendis affectueusement la main, car j'étais réellement enchanté de le voir. Camille était pour moi un livre intéressant, que j'eusse évidemment fermé si je l'avais toujours eu à mes côtés, mais dont je lisais avidement quelques pages quand le hasard me le mettait sous les yeux. Je lui demandai s'il voulait déjeuner avec moi, ce qu'il accepta en me répondant qu'il n'avait rien à faire. Je le remerciai de la préférence qu'il me donnait, et, pendant qu'il s'accoudait nonchalamment dans un fauteuil, en allumant un cigare qu'il fuma lentement, je lui fis, sur sa santé et sur sa vie, les questions d'usage, auxquelles il répondit avec cette indifférence qui le caractérisait.

Si je n'eusse pas parlé, il eût fini par s'absorber dans l'action de fumer, et, oubliant que

nous ne nous étions pas vus depuis longtems et qu'il me faisait visite, il fût resté deux ou trois heures dans la même position et le même silence, après quoi il s'en fût allé en rallumant un autre cigare et en se contentant de me dire adieu. Dix fois, il m'avait rendu visite ainsi, et si j'avais à travailler, j'avais pu continuer mon travail sans m'apercevoir que quelqu'un était auprès de moi. Mais ce jour-là, j'étais comme lui, je n'avais rien à faire, et j'étais tout disposé à parler. Il fallut donc que Camille en passât par ma fantaisie.

— Eh bien, mon cher Camille, quoi de nouveau? lui dis-je.

— Rien.

— Qu'est-ce que tu as fait depuis que je t'ai vu?

— Pas grand'chose.

— Ton père et ta mère vont bien?

— Oui.

— Et la science?

— Pas mal. Ah! à propos, je venais te demander quelque chose.

— Quoi donc?

— Un billet de spectacle.

— Pour où?

— Pour où tu voudras, cela m'est bien égal. Peux-tu m'en donner un?

— Une loge?

— Oui.

- C'est pour toi ?
- Pour moi et pour une femme, me répondit négligemment Camille. Elle m'a demandé de la mener au spectacle, et j'ai pensé que tu m'économiserais cette dépense.
- Bien volontiers. Tu mènes donc les femmes au spectacle maintenant ?
- Ce sera la première fois.
- Tu y vas seul ordinairement ?
- Jamais je n'y vais.
- Où passes-tu tes soirées ?
- Chez moi, à lire, ou chez un de mes amis.
- Et chez cette femme ?
- Ah ! c'est bien rare.
- Elle n'est donc pas jolie ?
- Si.
- Elle n'est donc pas libre ?
- Parfaitement libre.
- Pourquoi n'y vas-tu pas plus souvent, alors ?
- Parce que cela m'ennuie.
- Qu'est-ce qu'elle fait, alors ?
- Je n'en sais rien.
- Elle ne doit pas mener une existence fort agréable.
- Oh ! je vais la voir une ou deux fois par semaine.
- Je ne pus m'empêcher de rire de l'intonation que Camille donna à cette phrase ; on eût dit que

ces deux visites étaient de sa part le comble de la déférence.

— Je te donnerai ta loge, lui dis-je.

Et il continua de fumer silencieusement.

Cependant j'eusse été curieux d'avoir des détails sur cette liaison, et de savoir définitivement, comment, à vingt-quatre ans, Camille envisageait l'amour.

— Où as-tu fait la connaissance de cette femme? lui demandai-je.

— Dans le monde.

— Il y a longtemps?

— Il y a un an, je crois.

— Et tu es son amant depuis?...

— Depuis onze mois.

— Ainsi tu ne lui as fait la cour qu'un mois?

— Je ne lui ai jamais fait la cour, je ne lui ai fait que des visites, qu'elle a interprétées à sa manière, et un jour elle m'a persuadé que j'étais amoureux d'elle, qu'elle était folle de moi, et je suis son amant depuis ce jour-là.

— Et tu l'aimes?

— Oui; c'est une très bonne femme.

— Et elle t'aime?

— Il paraît.

— Tu es un heureux gaillard.

— Peuh!

— Elle est mariée?

— Oui, mais séparée de son mari.



— Elle est riche?

— Oui.

— Brune, ou blonde?

— Ah! cela, je ne le sais pas, par exemple. Cependant, je crois qu'elle est brune. Ah ça, pourquoi me demandes-tu tous ces détails?

— Parce que je voulais savoir si tu étais amoureux.

— Ah! mon cher, le jour où je serai amoureux n'est pas près de se lever.

— N'en jure pas.

— Ah! j'en jurerais, au contraire.

En ce moment, on nous apporta à déjeuner, et nous nous mîmes à table.

— Je crois que je vais partir, me dit Camille en déposant son cigare sur la cheminée et en dépliant sa serviette.

— Et où vas-tu?

— Chez mon père et ma mère. Il paraît qu'ils veulent me marier.

— Sais-tu avec qui?

— Non.

— Et tu te marieras?

— Pourquoi pas?

— Eh bien, et ta maîtresse? Si cette malheureuse femme t'aime, elle va avoir un chagrin horrible.

— Elle est bien mariée, elle!

— Mais elle l'était avant de te connaître.

— Qu'est-ce que cela fait? Elle doit bien penser que je me marierai un jour.

— Tu ne lui en as rien dit?

— Je n'y ai pas pensé. Faut-il le lui dire?

— Oui, mais attends au dernier moment.

— Tu me le conseilles, n'est-ce pas?

— Certainement.

— C'était mon avis aussi.

— Ainsi, tu te marieras sans regret?

— Oui.

— Sans crainte?

— Quelle crainte veux-tu que j'aie?

— Que ta femme ne t'aime pas.

— Que m'importe?

— Qu'elle te trompe?

— Qu'est-ce que cela me fait? Ah! mon cher, pourvu que j'aie une bibliothèque et des cigares, je m'inquiète peu du reste.

Je n'ai pas besoin de vous raconter plus longuement la conversation que j'eus avec Camille pour que vous sachiez à quoi vous en tenir sur son caractère. Après le déjeuner, nous montâmes ensemble en cabriolet, et j'allai au théâtre de... demander une loge, que l'on me donna et que je remis à Camille, lequel promit de venir me voir avant son départ. Je le reconduisis jusqu'à la porte de sa maîtresse, et je rentrai chez moi bien décidé à aller le soir au théâtre voir comment était la pauvre femme qui avait peut-être la folie d'aimer mon ami.

C'était une charmante créature, je dois le dire. Voici les renseignemens que me donna ma lorgnette.

Elle était brune, elle avait les yeux bleus, pleins de douceur, le nez légèrement retroussé, la bouche moyenne, gracieuse et ornée de dents magnifiques, elle était mince, mise avec une très élégante simplicité, et elle posait à chaque instant sa main sur la main de Camille, lequel, assis dans le fond de la loge, paraissait fort disposé à s'endormir, et se fût déjà endormi depuis longtemps si sa maîtresse, en se retournant de son côté, ne l'eût réveillé chaque fois avec un regard suppliant.

Il sembla prendre définitivement son parti, s'assit sur le devant de la loge et écouta la pièce, qui était une féerie assez amusante.

Il arriva même un moment où il parut prendre plaisir à ce qu'il voyait, car plusieurs fois il prit la lorgnette des mains de sa voisine et lorgna attentivement les acteurs et les actrices, ce qui évidemment ne lui était jamais arrivé.

Satisfait de mon examen, je rentrai me coucher. Le lendemain, je reçus de nouveau la visite de Camille. Il venait me remercier de la loge que je lui avais donnée la veille. Il me sembla qu'il n'était pas tel que je l'avais toujours vu. Il avait l'air préoccupé d'une chose qu'à chaque instant il était prêt à me dire, et que ses lèvres retenaient toujours. Certainement il se passait

du nouveau dans l'esprit de mon ami, et j'allais le savoir sans aucun doute, car le brave garçon n'était pas habitué à feindre.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ? finit-il par me dire.

— Rien.

— Veux-tu venir au théâtre avec moi ?

— Volontiers. A quel théâtre ?

— A celui où je suis allé hier.

En disant cela, Camille ne me regardait pas.

— La pièce t'a donc amusé ? lui demandai-je.

— Oui.

— Cependant, j'avais cru voir que tu dormais.

— Tu y es donc venu ?

— Un instant.

— En effet, j'ai fait peu attention dans le commencement, mais la fin m'a intéressé. Sais-tu que cette pièce est montée avec un grand luxe ?

— C'est vrai.

— Moi qui ne suis pas habitué à aller au spectacle, celui-là m'a enchanté.

— Je ne t'ai jamais vu si enthousiaste, c'est une conversion complète.

— Enfin, m'accompagneras-tu ce soir ?

— Avec grand plaisir.

— Je devais aller au cours de l'Athénée,

mais, ma foi, je n'irai pas. Ainsi, c'est convenu ?

— Oui.

— Je t'attendrai à la porte du théâtre à sept heures.

— J'y serai.

— Je compte sur toi.

Je restai fort intrigué.

Jusque-là, Camille avait méprisé tout ce qui était littérature dramatique, et la première chose pour laquelle il se passionnait était justement une de ces pièces dont le mérite n'est pas d'être littéraires. Il y avait évidemment une autre cause à cette récidive théâtrale. Je me promis d'étudier Camille, et de deviner son secret, si toutefois il ne me l'avouait pas.

A l'heure indiquée, j'étais au rendez-vous. Mon ami attendait déjà depuis longtemps. Il y avait une certaine recherche dans sa mise. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il prit un billet au bureau, et nous entrâmes.

J'avais mes entrées, et je me plaçai à côté de lui. On levait le rideau. Pendant les premiers tableaux, Camille fut assez distrait, mais il arriva une scène où son attention tout entière se fixa sur le théâtre, au point qu'il n'entendit pas, quelques paroles que je lui disse.

Penché sur le dos de la stalle qui était devant la sienne, il y appuyait ses deux coudes, et tenant sa lorgnette avec les deux mains, il

lorgnait attentivement les personnages qui jouaient en ce moment. Or, ces personnages étaient au nombre de deux : un homme et une femme. L'homme était grimé de façon à faire peur : la femme était merveilleusement jolie. Camille lorgnait la femme, il ne pouvait y avoir aucun doute là-dessus.

— Qui donc regardes-tu, ami ? lui dis-je en lui poussant le coude, sans quoi il ne m'eût pas entendu.

— Cette femme qui est en scène.

— Est-ce que ce mammifère te plaît ?

Camille vit que je faisais allusion à ses théories sur les femmes, et il continua en soupirant :

— Cette femme est bien belle !

Il faut vous dire que le costume que portait cette actrice ne pouvait laisser aucun doute sur la beauté et l'élégance de ses formes. Elle jouait un rôle de nymphe quelconque, de sorte que sa jupe venait à peine à ses genoux, et qu'au moindre mouvement qu'elle faisait cette jupe devenait presque inutile et découvrait ce qu'elle était destinée à cacher.

La jambe était ferme, arrondie, le pied étroit, court et cambré. Un maillot couleur de chair couvrait le haut du corps, en laissant comme la jupe, à découvert tout ce qu'il était possible de ne pas voiler. Ce maillot dessinait une taille souple et comprimait des formes qui semblaient

comme un double bloc de marbre, prêtes à faire éclater le fragile rempart qu'on leur opposait. Les bras étaient modelés sur ceux de la Junon antique, et les mains étaient d'une finesse royale. Surmontez ce corps d'une tête charmante, couronnée de cheveux noirs dans lesquels s'enlajaient des fleurs et des feuilles vertes; donnez à cette tête un ovale gracieux, étoilé de regards ardents, des sourcils noirs qui ajoutaient encore à l'éclat des yeux, un nez fin et droit, une bouche humide et provocante s'entr'ouvrant comme l'écrin d'un collier de perles et vous aurez le portrait de la nymphe que lorgnait si attentivement Camille. Elle jouait fort gracieusement son rôle, et ne semblait pas honteuse de son costume.

— Quelle belle fille! répéta mon ami quand elle fut sortie de scène.

— Cela vaut bien le cours de l'Athénée ou de l'Observatoire, n'est-ce pas? et si la première fois que tu as regardé dans un télescope, tu avais vu ce que vient de te montrer ta lorgnette, tu serais peut-être allé plus souvent au spectacle et moins souvent au cours.

— Quelle incroyable créature! quelle pureté de lignes! quelle finesse de contours! ne cessait de dire Camille.

— Dis-moi donc, est-ce que c'est pour cette femme que tu es venu ici ce soir? En serais-tu amoureux? m'écriai-je avec une telle intonation

que quelques-uns de mes voisins se retournèrent.

— Certes, non, fit Camille en rougissant; tu sais bien que je ne suis pas d'une nature à devenir amoureux ainsi; mais j'avoue que j'avais du plaisir à revoir cette fille-là. Je n'ai rien trouvé d'aussi beau; c'est de l'admiration et non de l'amour. Je viens en artiste et non en amant, On va bien voir une belle statue, on peut bien aller voir une belle femme.

— Quel changement depuis hier! Ainsi, voilà comme tu envisages les femmes que tu appelais, il n'y a pas longtemps, des moules à reproduction, des êtres destinés à créer d'autres êtres dans un but providentiel.

Camille ne répondait pas.

— Tu n'es venu que pour la voir? lui demandai-je.

— Oui.

— Maintenant qu'elle est sortie de scène, nous pouvons nous en aller, alors.

— Non, elle reparait dans le dernier acte.

— Sais-tu ce qui va arriver, mon cher Camille?

— Dis-le.

— Tu vas te passionner pour cette femme.

— Pour Armande?

— Tu sais donc son nom?

— Oui, je l'ai vu sur le journal.

— Ah! et sais-tu son adresse?



— A quoi bon ?

— Pour aller la voir ou lui écrire.

— Tu es fou. Si tu me connaissais mieux, tu ne supposerais pas cela une minute.

— Moi qui croyais que tu avais dormi hier !

— On m'a justement réveillé pour la scène d'Armande.

— C'est adroit.

— Enfin, où veux-tu en venir ?

— A rien. Je veux voir cette fille d'ici, parce que cela m'amuse de la voir, voilà tout.

Camille resta jusqu'à ce qu'Armande eût dit son dernier mot, puis, le spectacle n'ayant plus aucun attrait pour lui, nous nous en allâmes. Il me reconduisit jusqu'à ma porte, sans me dire quand je le reverrais, et en s'efforçant de ne pas me parler de la chose qui évidemment occupait toute sa pensée.

Le lendemain, je comptais presque sur la visite. Il ne vint pas. Le soir, j'allai au théâtre et j'aperçus mon Camille sournoisement venu à l'orchestre et lorgnant sa nymphe avec un sentiment de béatitude que je ne puis décrire. Sans aucun doute, il était amoureux, car il fallait en lui un bouleversement complet pour le faire venir ainsi trois jours de suite au spectacle. Puis, le secret qu'il m'avait gardé de cette troisième visite m'était une preuve suffisante qu'il se passait en lui quelque chose qu'il n'osait avouer.

Je ne connaissais pas Armande, mais j'étais curieux de voir de près celle qui la première faisait battre le cœur de mon froid ami. Sans dire à Camille que je l'avais vu, je passai dans les coulisses, et j'entrai dans le foyer des acteurs. C'était justement pendant les scènes qui se jouaient entre les deux tableaux où paraissait Armande, de sorte qu'elle était assise au foyer.

Elle tenait à la main un fort beau bouquet, dont elle distribuait quelques fleurs à chacun de ses camarades. Quoiqu'elle ne me connût pas, en me voyant entrer, elle vint à moi, et me donna comme aux autres ma part de son bouquet.

— D'où diable te viennent ces fleurs? lui dit un gros gaillard qui jouait le rôle d'Atlas et se dandinait sur un banc en faisant sauter au plafond sa barbe blanche en filasse.

— Je n'en sais rien, répondit Armande, qui, posée devant la glace, mettait entre sa poitrine et son maillot une rose dont elle laissait sortir quelques feuilles.

— Tu n'en sais rien! répliqua un Fleuve qui s'était momentanément assis sur son urne.

— Absolument rien, je te le répète. On m'a apporté aujourd'hui ce bouquet, et je l'ai reçu.

— Il n'y avait pas quelque chose avec le bouquet?

— Si fait, il y avait une lettre.

— Montre-la-nous.

— Non.

— Pourquoi non?

— Parce qu'elle ne te regarde pas. Je ne te demande pas à voir les lettres que t'écrivent les femmes en t'envoyant des bouquets.

— Ainsi, c'est un secret, reprit Atlas, en riant comme ses camarades de cette saillie qui lui était adressée.

— C'est un secret pour tout le monde, et même pour moi.

— Comment cela?

— La lettre n'était pas signée.

— Raison de plus pour nous dire ce qu'elle contenait.

— Eh bien, elle contenait ceci :

„Madame...“

— Il te croit mariée, répondit Atlas.

— Il ne me croit pas demoiselle; voilà tout.

— Et il a raison, dit d'une voix enrouée un Apollon maigre comme une canne, et qui paraissait avoir six pieds.

— Oh! cette voix! s'écrièrent tous les acteurs. Où donc t'es-tu enrhumé ainsi?

— Il aura eu les pieds mouillés l'année dernière, s'écria Armande en riant et en découvrant toutes les perles de sa bouche.

Le mot eut du succès; mais Atlas en revint à son idée première et demanda sa lettre.

— Vous m'interrompez, fit Armande.

— Silence!

„— Madame, reprit Armande, un de vos

admirateurs vous envoie ce bouquet. Vous pouvez l'accepter sans crainte; celui de qui vous le recevrez ne se croira pas pour cela autorisé à aucune démarche qui puisse vous déplaire. Tout ce qu'il vous demande, c'est que vous teniez à la main une de ces fleurs, ce soir en entrant en scène: ce sera pour lui la preuve que vous lui pardonnez cet envoi, et que vous l'autorisez à le renouveler. "

— Bien tourné, gronda Atlas.

— Et as-tu pris la fleur? demanda une Danaé qui n'avait encore rien dit.

— La voici, fit Armande en montrant la rose qu'elle venait de mettre sur son sein.

— Mais, chère amie, ce n'est pas là qu'on t'a dit de la mettre.

— C'est vrai, mais mon inconnu ne s'en plaindra pas, et s'il se connaît en réponses, il aimera mieux celle-ci. D'ailleurs le régisseur crierait si j'avais quelque chose à la main. N'est-ce pas, vieux, que tu crierais si je tenais en scène un accessoire qui ne fût pas dans mon rôle?

Et la folle nymphe sauta sur le dos du régisseur, qui avait ouvert la porte aux premiers mots de la phrase.

Le rideau est levé, cria le régisseur pour toute réponse. Allons, mesdames, sur le théâtre!

— Bon, j'allais manquer mon entrée, dit Armande, et elle disparut en chantant cet air de chasse bien connu:

J'aime et je suis aimé d'une belle.

Je l'aime sans être jaloux.

Et elle entra en scène au milieu de sa chanson. Quant à moi, je savais ce que je voulais savoir, et, bien convaincu que Camille allait sortir après le tableau que l'on jouait, j'allai l'attendre à la porte du théâtre.

Il ne tarda pas à quitter le théâtre. Il vint se promener devant la porte par où sortent les acteurs, dans l'espérance, sans doute, de rencontrer Armande. C'est là que j'abordai. Il sembla contrarié de me voir.

— D'où viens-tu? lui dis-je.

— De chez moi.

— Ah! et que faisais-tu là?

— Je me promenais.

— Moi je viens des coulisses de ce théâtre.

Camille me regarda.

— Et, continuai-je, je m'y suis beaucoup amusé.

— Pourquoi?

— Parce qu'Armande, celle-là même qui a fait ta conquête un instant, a été fort drôle.

Je sentais que Camille ne respirait plus que difficilement.

— Qu'a-t-elle donc fait? balbutia-t-il.

— Figure-toi, dis-je en entraînant mon ami, qui n'osa pas résister, figure-toi qu'un monsieur lui a écrit en lui envoyant des fleurs, qu'elle a distribuées dans le foyer, et dont voici un échantillon.

Je montrais la fleur qu'Armande m'avait donnée.

— Ah! articula avec peine Camille, et elle s'est moquée de ce Monsieur, sans doute?

— Nullement, puisqu'elle a mis à son corsage une fleur, comme il lui avait demandé de le faire.

— C'est vrai, dit Camille.

— Comment, c'est vrai! m'écriai-je; tu es donc au courant de l'histoire, toi aussi?

Camille rougit, mais ne répondit pas.

— Enfin, tu as un concurrent, mon cher, lui dis-je enfin pour lui faire avouer la vérité, et un concurrent qui est en bon chemin, car Armande est fort intriguée par ce bouquet, et désire beaucoup connaître celui qui le lui a envoyé.

Interroge la vanité des hommes, elle répondra toujours. Camille m'avoua tout ce que je savais déjà, mais il me recommanda la plus grande discrétion. Je le félicitai alors sur le style de la lettre qu'il avait écrite, et il m'avoua encore qu'il en avait recommencé vingt avant d'arriver à celle-là.

Je rentrai chez moi, et je ne m'occupai plus de cette aventure, qui n'avait pour moi qu'une originalité prévue. J'avais vu souvent des jeunes gens affecter et même avoir un profond mépris pour les femmes, et devenir, un jour, amoureux fous de la première venue. Camille cependant venait me voir et me tenait au courant de ce qui se passait. Il avait écrit à Armande pour lui

demander la permission de lui faire une visite; elle l'avait accordée, et il revenait de chez elle enthousiasmé de sa beauté, de sa grâce et de son esprit.

Enfin arriva une chose que, comme les autres, j'avais facilement pressentie: Camille devint l'amant d'Armande, et accourut tout triomphant m'annoncer cette nouvelle et me consulter sur les premiers cadeaux qu'il comptait envoyer à sa maîtresse. Nous allâmes chez Janisset et il fit ses emplettes. A en juger par ce qu'il dépensa, il devait être fort amoureux.

Il y avait quinze jours environ que cette nouvelle liaison durait, quand, un matin, on vint m'annoncer qu'une dame voilée désirait me parler; je demandai le nom de cette dame; elle n'avait pas voulu le dire, elle avait seulement répondu qu'elle venait de la part de M. Camille. Je passai dans le salon, et je trouvai en effet une dame voilée, que je reconnus tout de suite, malgré son voile, pour la femme avec qui Camille était dans la loge que je lui avais donnée quelque temps auparavant. Je fis asseoir ma visiteuse, et, sans lui laisser comprendre que je la connaissais, je lui demandai à quoi je devais l'honneur de sa visite.

Au lieu de me répondre, cette femme porta son mouchoir à ses yeux et fondit en larmes. J'étais fort embarrassé. Une des choses difficiles de la vie, c'est de consoler. Je préférerai donc ne

pas user de la consolation, et j'attendis que les larmes eussent cessé.

— Monsieur, me dit alors la maîtresse de Camille quand elle fut un peu remise, vous êtes là cause bien involontaire d'un grand malheur que vous seul pouvez réparer.

— Moi, Madame! m'écriai-je.

— Oui, Monsieur. C'est vous qui avez donné à Camille une loge, il y a un mois environ.

— En effet.

— Oh! Monsieur, pourquoi avez-vous donné cette loge!

Et la pauvre femme se mit de nouveau à pleurer.

— Madame, j'ai donné cette loge parce que Camille est venu me la demander, et, si je ne me trompe, je crois même que c'était pour vous qu'il la demandait.

— Hélas! oui, Monsieur; mais si j'avais pu prévoir ce qui arrive, je n'eusse jamais exprimé ce désir.

— Mais qu'arrive-t-il donc, Madame?

— Il arrive, Monsieur, que Camille s'est passionné ce jour-là pour une actrice du théâtre où nous étions, pour une demoiselle Armande, et que, depuis ce jour-là, c'est-à-dire depuis un grand mois, je ne l'ai pas revu. Je lui ai écrit, il ne m'a pas même répondu; je suis allée chez lui, je ne l'ai jamais trouvé; enfin, Monsieur,



Camille ne m'aime plus, et c'était le plus grand malheur qui pût m'arriver.

— Vous vous exagérez la situation, Madame. Qui vous a dit que Camille, dont la nature est incompatible avec ces sortes d'amours que vous lui reprochez, fût amoureux de cette fille ?

— Je le sais, Monsieur; une femme, quand elle est encore jeune et qu'elle n'est pas laide, a toujours auprès d'elle des gens qui l'informent de ce que son amant fait, et qui comptent gagner quelque chose à cette dénonciation. Je sais tout, Monsieur, je vous le répète, et j'ai compté sur vous pour ramener Camille à moi. Vous le connaissez, vous avez une grande influence sur lui: Au nom du ciel, Monsieur, voyez-le, et faites-lui comprendre que, s'il m'abandonne, j'en mourrai.

Et de nouvelles larmes gonflaient les paupières de la belle éplorée.

— J'avais si bien arrangé ma vie, reprit-elle, pour que Camille fût heureux! J'avais renoncé au monde, j'avais isolé mon existence pour la lui donner toute entière, j'avais plié mon caractère à ses habitudes indolentes, et j'avais compté même sur cette indolence pour le conserver, et voilà que tout-à-coup il se passionne pour je ne sais quelle fille et me laisse à mon chagrin et à mon double isolement. — Quand le verrez-vous, Monsieur ?

— Aujourd'hui même, Madame.

— Vous irez le voir ?

— Oui.

— Vous lui direz que je suis venue?

— Certainement.

— Vous lui ferez comprendre tout ce que je souffre, et vous viendrez me dire ce qu'il vous aura répondu?

— A l'instant même.

— Oh! merci, Monsieur, mille fois merci! croyez à ma reconnaissance bien sincère. Voici mon adresse: Madame d'Harville, rue... Je vous attends avant cinq heures.

— Comptez sur moi, Madame.

Madame d'Harville sortit et je me rendis chez Camille.

Je ne reconnus pas l'appartement, pas plus que je ne reconnus mon ami. La bibliothèque était devenue un cabinet de toilette, le salon était plein de fleurs, les simples tentures de damas de laine étaient remplacées par des rideaux de velours, et Camille, enveloppé d'une robe de chambre en soie, nonchalamment étendu sur une causeuse, fumait son cigare, lisait *le Charivari* et se faisait coiffer.

Un moment je crus que je m'étais trompé de porte. Camille tourna la tête de mon côté, et me dit nonchalamment:

— Ah! c'est toi? Bonjour, assieds-toi donc.

Je m'assis.

— Tu es bien aimable d'être venu me voir.

— Je suis chargé d'une commission auprès de toi.

— Ah! de la part de qui?

— Je te dirai cela quand tu seras seul.

Le coiffeur s'en alla quelques instans après. Camille passa les doigts dans ses cheveux, se mira, et, s'appuyant à la cheminée, me dit :

— Parle, cher ami, je t'écoute.

Je lui racontai alors la visite que j'avais reçue le matin.

— Ah! mon cher, me dit-il, Madame d'Harville m'ennuie beaucoup; elle ne fait que m'écrire lettres sur lettres. Qu'est-ce qu'elle veut que je lui réponde? Que je suis l'amant d'une autre femme? Je ne le puis pas, et cependant je ne quitterai pas Armande pour elle c'est bien certain.

— Tu es donc décidément amoureux d'Armande?

— Amoureux fou, et elle m'adore.

— Tu le crois?

— J'en suis convaincu.

Mon ami commençait à me faire de la peine.

— Quel changement! lui dis-je. Je n'aurais jamais cru que tu deviendrais ce que tu es.

— C'était ma nature pourtant. Il s'agissait de trouver la femme qui devait me réveiller. Cette femme, je l'ai, cher ami, et je suis l'homme le plus heureux de la terre. Ah! que je te remercie de m'avoir donné cette loge!

— Je ne parierais pas que tu m'en remercieras toujours.

— Armande est un ange.

— Et ton mariage?

— A tous les diables.

— Que va dire ton père?

— Tout ce qu'il voudra! Après tout, je suis libre.

— A merveille. Et que répondrai-je à Madame d'Harville?

— Tout ce qu'il te plaira de répondre, pourvu qu'elle ne m'écrive plus et que je n'entende plus parler d'elle.

— Adieu.

— Tu t'en vas?

— Oui.

— Veux-tu souper ce soir, après le spectacle, avec Armande et moi?

— Merci, je ne puis pas.

— Allons, adieu.

Camille m'accompagna jusqu'à la porte, et rentra chez lui en chantant un air de vaudeville. Quant à moi, je ne revenais pas de la surprise que me causait cette étrange métamorphose. Je me rendis tout de suite chez Madame d'Harville, ne sachant trop ce que j'allais lui dire. Je la trouvai dans un charmant boudoir, meublé de fort élégante façon. Je lui racontai ce qui venait de se passer, en atténuant un peu les réponses de Camille.

— C'est bien, Monsieur, me dit-elle ; je sais maintenant ce qu'il me reste à faire.

Elle ne versa pas une larme. La dignité surmontait l'amour. Quand je pris congé de Madame d'Harville, elle avait tout le calme d'une résolution sûre et soudainement prise. Elle me remercia de la démarche que j'avais faite, et me demanda pardon de l'ennui que cette démarche avait dû me causer. Puis elle me tendit sa blanche main, me fit un doux sourire, et je partis.

Le lendemain, je reçus un paquet et un mot de Madame d'Harville, qui me priait de remettre ce paquet à Camille. Je fis la commission. C'étaient les lettres que son ancienne maîtresse renvoyait à mon ami, en lui écrivant qu'elle quittait Paris.

Il jeta les lettres au feu et s'écria : — Tant mieux ! à la nouvelle du départ de Madame d'Harville. J'étais loin d'approuver la conduite de Camille, et cette malheureuse loge que je lui avais donnée avait de trop désagréables résultats pour que je prisse un grand intérêt à ceux que je pressentais encore. Je cessai donc, comme par le passé, de voir mon ancien camarade, et je le laissai tout entier à ses folies.

Deux mois se passèrent ainsi ; mais, au bout de deux mois, je reçus une étrange visite. A sept heures du matin, un homme se présenta chez moi, m'apportant une lettre de Camille. Voici ce que contenait cette lettre :

„Cher ami,

„Je viens d'être arrêté pour 10,000 francs de lettres de change, je n'ai pu payer, et je suis à Clichy. Te demander cette somme serait un pléonasme. Mais tu peux me rendre le service de partir ce soir pour Rouen, où demeurent mon père et ma mère. Va leur expliquer ma position, et remets-leur la lettre que je joins à celle-ci, sans quoi je tremble qu'ils ne me laissent où je suis, sous prétexte de me donner une leçon.

„Pars aujourd'hui même, et crois à ma reconnaissance.“

Je partis. Le lendemain, j'étais chez les parents de Camille, auxquels j'expliquais avec toutes les formes possibles l'embaras de leur fils. Ils me donnèrent une lettre pour lui, mais ils ne me remirent pas d'argent.

— A quelque chose malheur est bon, me dit le père de Camille. Voilà mon fils en prison. Il faudra bien qu'il accepte mes conditions, sans quoi il n'en sortira pas. Dites-lui cela de notre part. D'ailleurs, vous ne ferez que répéter ce que contient ma lettre.

Je repartis à l'instant même, et j'allai voir Camille à Clichy. Les anciens avaient inventé les Champs-Élysées comme lieu de délices, notre civilisation moderne a inventé Clichy. Pâlissent les anciens!

Malheureusement Camille pensait à Armande,

et, à ce qu'il paraît, Armande ne pensait pas beaucoup à Camille, car, depuis qu'il était arrêté, elle n'était venue le voir qu'une fois.

Je lui remis la lettre de son père, qui lui disait que les 10,000 francs ne seraient payés qu'à la condition qu'il s'engagerait d'honneur à partir pour Rouen immédiatement après sa sortie de prison. Camille s'engagea à tout ce qu'on voulut, il fit à son père une promesse formelle d'aller le rejoindre, et je mis la lettre à la poste.

Trois jours après, Camille était libre. Vous devinez aisément que la première chose que fit Camille fut, non pas d'aller chez son père, mais de courir chez Armande. Je rentrai chez moi désespéré de la démarche que j'avais faite, et me croyant presque solidaire de la conduite de mon ami.

Mais ce n'était pas tout. Camille arriva chez moi tout effaré :

— Mon cher, me dit-il en entrant, il faut que tu me serves de témoin.

— Tu es donc résolu à te marier ?

— Du tout ! je me bats.

— Allons ! bien, et avec qui ?

— Avec un Monsieur que je ne connais pas du tout et qui m'a donné un soufflet.

— Où cela !

— Chez Armande.

Comment cela est-il venu ?

— Je suis allé chez Armande. On m'a répondu qu'elle n'était pas chez elle; j'ai voulu entrer, car je savais qu'elle y était, alors est sorti un grand gaillard, flanqué de moustaches incroyables, en bras de chemise, et qui m'a demandé ce que je voulais d'un ton fort impertinent. Je lui ai répondu sur le même ton, il a levé la main sur moi. Je lui ai donné ma carte, et il m'a donné la sienne, que voici :

M. de Saint-Alexis, rue Richelieu, 92.

— Ah! conférences de l'Observatoire, où êtes-vous? m'écriai-je.

— Tu comprends, reprit Camille, qu'il faut que cette affaire soit vidée à l'instant même.

— Tu as le choix des armes?

— Naturellement.

— Lesquelles choisiss-tu?

— Peu m'importe! je n'en connais aucune.

— A merveille! tu vas te faire tuer comme un lapin; cela va être bien amusant. Choisis l'épée, tu auras la ressource de rompre. A-t-il l'air d'un tireur, ton Monsieur de Saint-Alexis?

— Oui, il est grand, fort, et il a le verbe haut.

— Je tâcherai de le placer devant un fossé alors, et il se jettera dedans à ta première feinte. Si cela peut finir comme cela, ce sera très heureux. As-tu un autre témoin?

— Je ne connais que des professeurs.

— Alors, je vais prendre un de mes amis. Compte sur moi. Et ton père qui t'attend pour



te marier ! Voilà une affaire qui promet de devenir drôle. A quelle heure ce Monsieur recevra-t-il tes témoins ?

— Aujourd'hui même jusqu'à cinq heures.

— Reste ici. Je reviens tout de suite.

Je courus chez un de mes amis, à qui je racontai l'affaire, et que je priai de m'accompagner. Nous nous rendîmes chez M. de Saint-Alexis. C'était un grand Monsieur qui voulait se donner l'air très méchant, et qui nous reçut dans un appartement assez riche, mais d'une richesse de mauvais goût.

L'affaire était bien simple ; aussi, ne souffrit-elle point la moindre difficulté. Nous offrîmes à ce Monsieur de faire des excuses qu'il était impossible qu'il fit, de sorte que nous conclûmes à une rencontre pour le surlendemain, et nous choisîmes l'épée.

M. de Saint-Alexis fut suffisamment convenable, et nous nous retirâmes.

Le terrain du duel était Ville-d'Avray. Je vins rejoindre Camille, qui écrivait à Armande une lettre fort pathétique, qu'il déchira à ma sollicitation, et, après lui avoir fait part des conventions prises, je le menai chez Grisier.

J'avais cru deviner à la figure et aux façons de M. Saint-Alexis qu'il ne devait pas être un adversaire fort dangereux, et je fis part de cette observation à Camille, qui, du reste, était un garçon très brave, et doublement brave même

par l'inexpérience du danger. Il fit des armes tant qu'il put, et, le surlendemain à sept heures, nous étions à Ville-d'Avray.

Je ne m'étais pas trompé. M. de Saint-Alexis n'était pas brave, et il ne semblait pas fort à son aise en engageant le fer; mais, à la façon dont Camille se mit en garde, il comprit qu'il avait affaire à un écolier, et il reprit un peu de sang-froid. Camille parait et ripostait d'une façon incroyable. Il se servait de son épée comme d'une canne, il faisait des moulinets, sautait, courait et risquait à chaque instant de se faire tuer. C'était maladroit, mais c'était dangereux, et M. de Saint-Alexis rompait.

Le duel se présentait sous un aspect assez gai, et j'entrevois que nous allions passer une bonne demi-heure à voir ces Messieurs s'escrimer sans se faire le moindre mal. M. de Saint-Alexis commençait à perdre le peu d'assurance qu'il avait reprise, et il se mit à parer à tort et à travers les coups que lui portait Camille.

Dans une de ces parades, il toucha assez vigoureusement son adversaire, qui, en voyant son sang rougir sa chemise, se précipita sur lui en tenant son épée comme une lance.

Camille avait trois pouces de fer dans l'épaule, et M. de Saint-Alexis la cuisse traversée.

C'était suffisant, et ce qu'on appelle l'honneur était satisfait. Nous emportâmes les blessés, et les compresses commencèrent.

Le père de Camille, ne sachant à quoi attribuer le silence de son fils, arriva à Paris et le trouva sur le dos, moi le soignant. On remonta à la source de cette querelle, et l'on finit par en trouver l'origine dans la loge que j'avais donnée au blessé.

Ce duel fit grand bruit. L'Observatoire s'en émut. Je passai pour avoir corrompu un jeune savant. La mère de Camille, avertie de la maladie de son fils, arriva pour le soigner. En apprenant que c'était moi qui avais donné la loge, cause première de tous ces malheurs, elle signifia à son fils qu'elle ne voulait plus me voir chez lui.

La famille de la jeune fille que devait épouser Camille reprit sa parole, disant qu'elle n'abandonnerait jamais son unique enfant à un spadassin qui courait les coulisses et se battait pour des filles de théâtre. Quant au père, à cette nouvelle, il donna sa malédiction à Camille, lequel, abandonné par Armande, oublié de Madame d'Harville, maudit par son père et méprisé des savans, s'engagea dans les spahis. Dernièrement, quand je passai à Blidah, un grand jeune homme au teint bruni, aux moustaches en crochet, et orné d'une cicatrice qui lui traversait la figure comme un baudrier, vint à moi et me dit :

— Me reconnais-tu ?

— Aucunement.

— Je suis Camille.

— Toi... vous... toi!

— Moi-même.

— Quel vilain coup de sabre tu as dans la figure.

— Mon cher, je l'ai reçu il y a un an, l'on m'a donné la croix en échange. Je suis maréchal des logis chef.

— Je t'en fais compliment; et t'amuses-tu ici?

— Peu; mais enfin je puis être sous-lieutenant dans six mois, lieutenant dans un an, capitaine dans deux, colonel dans six, maréchal de camp dans huit, lieutenant général dans dix, maréchal de France dans douze ans, et vice-roi d'Afrique, plus tard, si le maréchal Bugeaud s'en va, comme le bruit en court.

— Ah! mon pauvre cher Camille, qui est-ce qui aurait dit, quand tu écoutais M. Arago dissertant sur l'astronomie, et M. Flourens sur la teinture des os de poulet, que tout cela te mènerait où tu es aujourd'hui!

— Cela ne prouve qu'une chose, mon cher, reprit Camille en tordant sa moustache et en m'envoyant au visage une large bouffée de tabac, c'est que les théories sont bonnes avec tout, excepté avec la femme. *Par vraies.*

Armande continue à jouer des rôles de nymphe; Madame d'Harville est remariée; le père de Camille parle avec enthousiasme du courage de

son fils, et la fiancée de celui-ci a épousé M. de Saint-Alexis.

Voilà comment arrivent des choses qui semblaient ne pas devoir arriver.

Et tout cela parce que j'ai donné une loge à Camille.

FIN.



A LA MÊME LIBRAIRIE

EN VENTE:

HISTOIRE  
DE MA VIE

PAR

M<sup>ME</sup> GEORGE SAND.

Ouvrage terminé en 13 vols. Gr. in-16.

---

LE

PARADIS DES FEMMES

PAR

PAUL FÉVAL.

Ouvrage terminé en 7 vols. Gr. in-16.

---

HISTOIRE  
DE  
**LA TURQUIE**

PAR  
A. DE LAMARTINE.

Édition économique en 4 vols. in-8<sup>vo</sup>.

---

HISTOIRE

DE

**LA RUSSIE**

PAR

A. DE LAMARTINE.

1 volume in-8<sup>vo</sup>.

---

